

CINEMA
l'Avant-Scène
LE 15 DU MOIS
NUMERO 8
15 OCTOBRE 1961
NF 2,50
au sommaire
AMÉLIE OU LE TEMPS D'AIMER
PARIS LA BELLE
ACTUA TILT
et notre supplément photo : VIRIDIANA



AMÉLIE OU LE TEMPS D'AIMER

Co-production	PORT ROYAL FILMS INDUSFILMS PRIMA FILM
Réalisation	MICHEL DRACH
Scénario et dialogue	MICHEL DRACH d'après le roman de MICHELE ANGOT publié aux Editions des Quatre Jeudis sous le titre : « Amélie Boule »
Interprétation	
Amélie	MARIE-JOSE NAT
Alain	JEAN SOREL
Fany	CLOTILDE JOANO
Emmanuelle	SOPHIE DAUMIER
Pierre	JEAN BABILEE
M. Boule	ROGER VAN MULLEM
M. Carnal	FRANCIS DUMOULINO
Hubert, le comédien	SACHA BRIQUET
La servante des Boule	PACALE DE BOYSSON
La servante de Rueil	MARTINE VATEL
Clara, la comédienne	MONIQUE LE PORRIER
L'étranger	MICHEL DRACH
et la participation de	
Tante Elisa	LOUISE DE VILMORIN
Equipe technique	
Chef opérateur	JEAN TOURNIER
Cameraman	ANDRE DOMAGE
Assistant	ROBERT MENVIELLE
Assistant réalisateur	ZION
Assistant stagiaire	NICOLAS RYBOWSKI
Décors	MAYO
Script girl	MADELEINE LEFEVRE
Montage	GENEVIEVE WINDING
Assistante monteuse	GISELE CHEZEAU
Maquilleuse	JACQUELINE PIPARD
Costumes	LUCILLA MUSSINI
Musique	« Sonates pour flûte et clavecin » de J.-S. BACH interprétées par MAXENCE LARRIEU et ANNE-MARIE BECKENSTEINER
Participation du	GROUPE FOLKLORIQUE CELTIQUE d'Avranches sous la direction de M. ROUAULT
Son	P. CALVET
Bruiteur	R. COUTEAU
Mixage	R. NENY
Laboratoires	L. T. C.
Studios	PHOTOSONOR
Régisseur général	BERNARD DEFLANDRE
Producteur délégué	MINA BERARD
Procédé	NOIR ET BLANC
Durée	1 h. 50'

Photos Rémy Duval

Ci-contre :
MARIE-JOSÉ NAT *(Amélie)*.

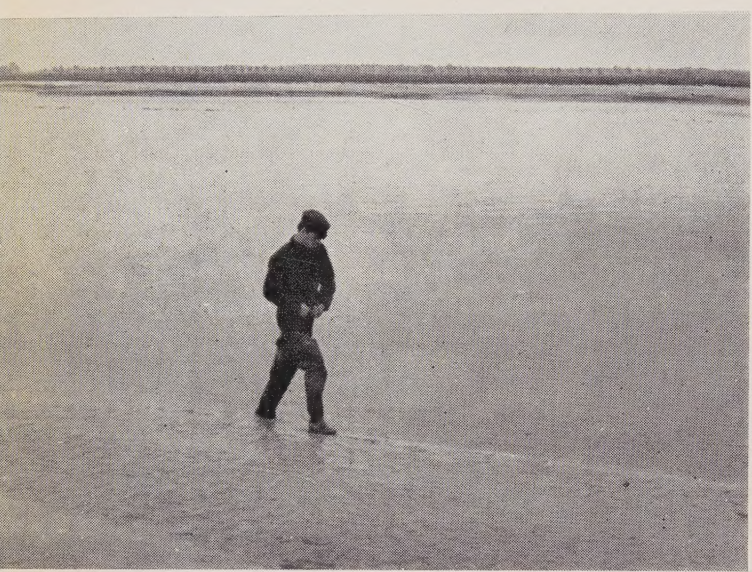


1

Dans le salon de tante Elisa :
(page 8)

Louise de Vilmorin et Jean Babilée.

TANTE ELISA : Vous avez bien changé depuis la dernière fois que je vous ai vue... C'était, je crois, en 1864...



2

Esprit de famille.
(page 10)

Jean Sorel.

FANY (*off.*) : En arrivant j'ai vu une silhouette... Je ne sais pas... Un garçon qui marchait dans la mer. Après, on m'a dit que c'était mon frère.



3

Mondanités :
(page 13)

Clotilde Joano.

FANY : Un préfet ? Je ne connais que des princes et des ambassadeurs. Voyons... Voyons...

6

La grotte des amoureux :
(page 16)

Jean Sorel, Marie-José Nat.

ALAIN : Tu viens, Fany !
FANY (*off.*) : J'ai eu peur.



4

De la boutique au continent.
(page 14)

Marie-José Nat, Clotilde Joano.

AMÉLIE : Eh bien ! moi je quitte mon île... et je vais sur le continent...
FANY : Et tu te brûles !



5

Excursion aux îlots de Marie-Angélique
(page 15)

Jean Sorel, Marie-José Nat, Clotilde Joano.

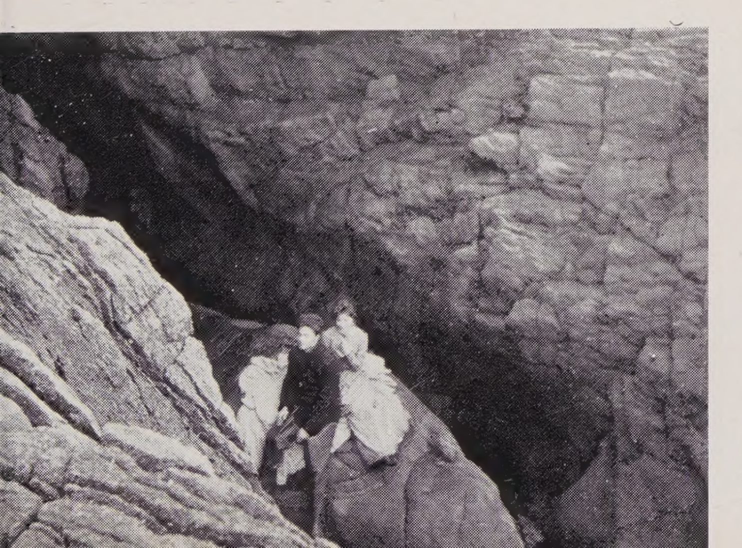
AMÉLIE : Tu aimes ?
FANY : J'ai mal aux pieds.

7

L'exil à Rueil
(page 17)

Jean Babilée.

PIERRE : Pourquoi vous ne retournez pas auprès de Fany ? Votre vie ici est triste...







8 *Apparition - Disparition - Dégustation !*
(page 20)

Francis Dumoulino, Sophie Daumier.

CARNAL : Je l'ai essayée au trapèze, mais ça n'a rien donné... Trop délicate pour les chiens savants... Elle a néanmoins une voix agréable.



9 *Emmanuelle chante :*
(page 21)

Sophie Daumier, Roger Van Mullem, Marie-José Nat.

« Ça fait peur aux oiseaux. »

10 *Un après-midi sur la plage :*
(page 27)

Jean Sorel, Sophie Daumier.

ALAIN : Emmanuelle !...
EMMANUELLE : J'ai très faim.

Un cinéma héritier de la poésie

Amélie ou le temps d'aimer me fit une forte, une étrange impression. Maint élément concourt à ce choc heureux. D'abord, à l'exclusion d'une scène folklorique collective, rien ne se passe qu'entre les quelques-uns que l'histoire concerne, groupe humain comme une lente étoile de mer suspendue et palpitante dans un air de nacre et de sel.

Ensuite, le temps s'y déroule comme ralenti et retenu par une substance inconnue, qui ne serait pas sans faire songer aux aspirantes épaisseurs du sable et de l'eau de la baie Saint-Michel.

Enfin, les êtres, sous leur apparence presque immobile de daguerréotypes, débordent d'une vérité humaine, sentimentale et passionnée qui déteint littéralement sur votre esprit.

Ici le cinéma s'impose comme l'héritier de la poésie.

Jacques AUDIBERTI.

Bio-Filmographie

MICHEL DRACH

Né le 18 octobre 1930 à Paris-3e.

Etudes difficiles et cahotiques en raison de l'occupation allemande.

1943. Termine ses études en Suisse. S'essaie à la peinture, puis au théâtre comme acteur et comme assistant du metteur en scène.



1945. Revient à Paris.

1946. Son cousin Jean-Pierre Melville le prend comme assistant lors du tournage du *Silence de la Mer*, puis des *Enfants terribles*.

1952-1953. A 21 ans, réalise seul, avec des économies, son premier court métrage : *Les Soliloques du pauvre* (ou *Le Revenant*). Réal. : Michel Drach. Photo : Oleg Tourjansky. Musique : bruits et récitation d'un poème de Jehan Rictus dit par Pierre Brasseur. Film d'animation des dessins (fusains) de Steinlein illustrant justement Rictus.

1954-1955. Réalise *La Mer sera haute à 16 heures* d'après un conte de Gilbert Cesbron. Photo : Pierre Guéguen. Musique : Maurice Leroux (court métrage).

1955-1956. Fait de la télévision (Télé-Luxembourg) pour se renflouer financièrement. Une nouvelle dramatique intéressante, *La Mauvaise Lune*, d'après Jacques Dopagne, ainsi que deux séries : *Suivez le guide* (Port-Royal, Fontainebleau) et *Passeport pour Paris*.

1956. Réalise son troisième court métrage *Auditorium* en noir et blanc et sépia. Photo : Jean Tournier. Musique : Jean-Michel Damase. Texte et réal. : Michel Drach. Film-ballet avec Jean Babilée.

1957. Fait quelques films publicitaires.

1958. Décide de « faire quelque chose » et s'attaque au scénario de *On n'enterre pas le dimanche*.

1959. Sur le point d'abandonner, fait un dernier effort pour trouver vingt millions et réalise chez lui, dans une petite chambre, *On n'enterre pas le dimanche* en cinq semaines de tournage. Grosses difficultés financières par manque de distributeur.

On n'enterre pas le dimanche. Prod. : Port-Royal Films. Réal. : Michel Drach, d'après un roman de Fred Kassak. Scénario : M. Drach. Dial. : Eric Ollivier et M. Drach. Photo : Jean Tournier. Musique : Eric Dixon et Kenny Clarke. Montage : Geneviève Winding. Interp. : Philippe Mory, Christina Bendz, Hella Petri, Albert Gilou, Marcel Cuvelier, Robert Lolliot, Frédéric O'Brady. Première représentation à Paris : 27 avril 1960 au Studio Publicis et au Vendôme. Obtient le « Prix Delluc 1960 ».

1960-1961. Réalise *Amélie ou le temps d'aimer* (voir générique page 3).

1961. Tournage retardé d'un film autobiographique *Les Violons du Bal*.

AMÉLIE OU LE TEMPS D'AIMER

(DECOUPAGE ET DIALOGUE IN EXTENSO)

Paris la cour de l'hôtel particulier de tante Élisa

Une calèche cadrée de dos pénètre dans la cour de l'hôtel et s'arrête face au perron. Alors qu'une jeune fille portant des vêtements sombres en descend, un domestique se précipite.

AMÉLIE, *intimidée* (*Marie-José Nat*). Je suis la nièce de Madame la Comtesse.

Le domestique parle au cocher et le paie.

LE VALET. Tenez.

LE COCHER. Merci.

Puis le valet se baisse pour prendre la valise d'Amélie, mais celle-ci l'a déjà en main. Il la regarde, étonné, puis il pénètre dans le hall.

La calèche repart (bruits des sabots sur les pavés de la cour).

intérieur - salon hôtel particulier

Adossée à une méridienne, Elisa parle à un visiteur assis près d'elle. Elle se redresse.

LE VALET, *devant la porte.* Madame..., votre nièce.

TANTE ELISA (*Louise de Vilmorin*). Ma nièce !...

La caméra fixe Amélie, cachée au regard de la tante par l'embrasure de la porte.

TANTE ELISA, *off.* Vous allez voir, Pierre... Fany est exquise... Fany... Fany...

Amélie, comme rétrécie dans son manteau de voyage, tient à la main le sac de Fany.

AMÉLIE. Ce n'est pas Fany ! Excusez-moi, Madame : Je suis Amélie... Amélie Boule.

La caméra découvre le milieu du salon. Tante Elisa et Pierre, assis, prennent le thé.

TANTE ELISA. Vous avez bien changé depuis la dernière fois que je vous ai vue... C'était, je crois, en 1864... (*ph. 1*).

AMÉLIE. Je suis née deux ans plus tard... Il doit s'agir de mon cousin.

ELISA. C'est possible ! Je m'occupe si peu de ces choses-là !... Je vous présente Pierre Nise, un ami.

AMÉLIE. Monsieur.

PIERRE (*Jean Babilée*). Mademoiselle...

Tante Elisa se tourne et regagne sa méridienne. Pierre, qui s'était levé pour saluer, se rassied. Amélie, très intimidée, reste seule debout.

ELISA. Asseyez-vous, je vous en prie. (*Et après un long soupir.*) Tout le monde va bien, là-bas ?

AMÉLIE. Oui. Vous aviez écrit à Fany que vous étiez très seule et que vous vouliez votre nièce auprès de vous... Fany m'a poussée à venir à sa place... Je suis votre nièce aussi.

ELISA. Vous êtes aussi ma nièce.

Un peu gêné, Pierre intervient.

PIERRE. C'est la première fois, Mademoiselle, que vous venez à Paris ?

AMÉLIE. Oui, Monsieur... Je n'étais jamais sortie du Mont.

PIERRE. Quelles sont vos impressions ?

AMÉLIE, *intimidée.* C'est grand...

Elisa soupire et n'apprécie pas la gaucherie d'Amélie. Le valet entre et vient chercher le plateau.

LE VALET. Dois-je préparer la chambre de Mlle Fany ?

Après une hésitation, Elisa répond :

ELISA, *hésitante.* Oh ! attendez... Nous verrons ça plus tard.

Le valet sort.

ELISA. Vous comprenez, je ne m'attendais pas du tout à vous voir arriver.

Pierre se lève ainsi qu'Elisa.

ELISA. Pierre, je vous raccompagne.

Pierre s'incline devant Amélie.

PIERRE. Mademoiselle.

Le travelling s'arrête en gros plan sur Amélie, inquiète dans ces lieux qu'elle ne connaît pas.

A la porte du salon, Elisa, de dos, s'appuie sur le bras de Pierre.

ELISA, *à mi-voix.* Pierre, cette petite m'ennuie. Je ne peux pas supporter de passer une journée avec elle. Prenez la voiture et emmenez-la n'importe où... à Versailles, par exemple. Ça l'embellira peut-être !...

La caméra revient sur le visage d'Amélie qu'elle fixe en gros plan.

extérieur - Versailles dans un fiacre

Nous distinguons le haut des arbres qui bordent la route sur laquelle nous avançons. (Bruits du fiacre et des sabots.)

La voix de Pierre est chaleureuse.

PIERRE, *off.* Elisa peut paraître bizarre, mais c'est une excellente personne.

Plan du fiacre où ils sont côte à côte.

AMÉLIE. Elle n'aime que Fany !...

PIERRE. Cocher, arrêtez-vous !

Le fiacre s'arrête, ils descendent et la caméra les suit dans le bois.

PIERRE, *continuant.* Amélie, je voudrais vous aider.

AMÉLIE, *avec un pauvre sourire.* C'est difficile... Tante Elisa vous parle-t-elle quelquefois du Mont ?

PIERRE. Rarement. Elle ne semble pas aimer cette île.

AMÉLIE, *avec un sourire.* C'est pour cela qu'elle ne m'aimera jamais.

PIERRE. Regrettez-vous tellement d'être partie ?

AMÉLIE. Oui, Pierre...

PIERRE. Pourquoi êtes-vous venue ?

Amélie se retourne vers Pierre qui s'est arrêté, s'appuyant contre un arbre.

AMÉLIE. Il faut que je vous demande quelque chose... Je sais que vous avez des élèves à l'Odéon... Si vous avez un peu d'amitié pour moi, faites-moi travailler... Je voudrais être comédienne.

Pierre est stupéfait (gros plan).

AMÉLIE. ... Je vous en prie !

Plan d'Amélie.

PIERRE. C'est entendu.

grenier de l'Odéon

Sur une petite estrade, Hubert, le comédien, clame à Clara, assise sur un banc, qui minaude. Le tout très « joué ».

HUBERT (*Sacha Briquet*) :

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne ferez guère mieux...
Le temps, aux plus belles choses,
Se plaît à faire un affront,
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front...

En légère plongée, Pierre les interrompt.

PIERRE. Hubert ! Ce n'est pas ça du tout ! Tu en fais un joyeux... Ce n'est pas Scapin !... Corneille était un sérieux...

Les comédiens regardent Pierre qui monte sur scène.

PIERRE, *déclamant :*

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne ferez guère mieux...

La porte s'ouvre. Amélie timidement entre.

Pierre s'arrête et va vers elle, lui prend la main pendant que les deux comédiens chuchotent.

CLARA. Qu'est-ce que cette fille ? Elle a un côté province.

Amélie s'excusant...

AMÉLIE. Ma tante est sortie. Je m'ennuyais, et vous êtes mon seul ami...

Pendant ce temps, les comédiens miment une première rencontre.

Pierre regarde Amélie amoureusement.

AMÉLIE, *timidement.* ... C'est la première fois que j'entre dans un théâtre.

Gros plan de Pierre qui regarde tendrement Amélie, tandis que la pantomime se termine.

salon de tante Élisa

Un crayon dans la bouche, Amélie déclame, tandis que le valet, stupéfait, passe et repasse dans la pièce.

AMÉLIE, *très sérieuse :*

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère :
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Elle se prend au jeu et tombe assise tout près de la fenêtre, et rêve...

plan extérieur - la mer

Alain, en mer, devant le Mont Saint-Michel. La voile du bateau le couvre.

grenier de l'Odéon

Amélie, à la fenêtre, distraite, n'écoute pas Pierre faire son cours. Au fond de la salle, nous distinguons Clara et Hubert — les deux comédiens — en train de répéter la pantomime Première Rencontre. *Pierre s'approche d'Amélie.*

HUBERT, *récitant son rôle, off :*

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée

PIERRE. Pourquoi n'êtes-vous pas venue hier ?

AMÉLIE. Je pensais si fort à là-bas...

PIERRE, *plus sec.* Si vous ne travaillez pas, vous ne monterez jamais sur une scène.

AMÉLIE. Je sais, mais je n'y crois plus...

Pierre fait semblant de suivre le jeu d'Hubert et de Clara.

Les deux comédiens continuent leur répétition.

PIERRE, *off.* Pourquoi ne pas repartir ?

Hubert se frappe la poitrine et joue les signes évidents d'une brûlante passion.

HUBERT, *déclamant :*

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée
De soin plus important je l'ai cru agitée

Seigneur, et sur le nom de son ambassadeur
J'avais, dans ces projets, conçu plus de grandeur.

AMÉLIE, *off.* Je ne peux plus.

De l'estrade, Hubert interpelle Pierre.

HUBERT. C'était comment ?

CLARA (*Monique Le Porrier*). Moi, j'ai trouvé ça bien !

On les suit pour retrouver (en panoramique) Pierre et Amélie.

PIERRE. C'est mieux. Nous partons en tournée pour deux mois... (*Il se tourne vers Amélie.*) Vous nous attendrez ?

CLARA, *en direction d'Amélie.* Tu sais, je n'avais jamais quitté Paris... qu'une fois pour aller à Elbeuf. J'était petite. Il y a longtemps... Je me souviens bien...

AMÉLIE, *rêveuse.* Tu n'as jamais vu la mer ?

CLARA. Non... Jamais.

Pierre remonte sur l'estrade et Clara rejoint les autres comédiens.

PIERRE. La mer, tu la verras ! Nous jouerons à Marseille, Nîmes, Bordeaux. Enfin on longera toute la côte jusqu'à Cancale.

Du fond de la salle, étonnée, Amélie intervient.

AMÉLIE. Mais, Pierre... C'est tout près du Mont...

PIERRE. J'irai !

A ces mots, Amélie se précipite et tournoie dans les bras de Pierre, en l'embrassant sur les deux joues.

AMÉLIE. Pierre !... vous me raconterez tout.

Mont Saint-Michel extérieur

Arrivée de Pierre dans une rue caillouteuse : il se dirige vers une boutique.

intérieur - boutique de M. Boule

Pierre apparaît et s'avance. (Bruit de pas. Aboiements de chiens.)

PIERRE, *doucement.* Fany... Fany.

Fany, qui vient d'entrer, se retourne vers l'inconnu, sans comprendre.

PIERRE. C'est Amélie qui m'envoie vers vous.

Le visage de Fany s'éclaire.

FANY (*Clotilde Joano*). Amélie !... Elle est heureuse ?

PIERRE. Oh !... heureuse...

Pierre qui s'est avancé s'assoit.

FANY. Elle n'écrit plus...

PIERRE. Parlez-moi d'elle. Je veux savoir... Elle ne se laisse pas aimer. (*Un temps de silence.*) ... J'ai besoin de connaître son passé pour l'aider à vivre et à la comprendre.

Pierre regarde Fany avec un léger sourire.

PIERRE. Qui est Alain ?

FANY. Mon frère est parti en mer... Je n'ai plus de nouvelles.

Fany est maintenant en très gros plan et l'on entend la voix de Pierre.

PIERRE, *off.* Vous avez vécu longtemps avec elle ?

FANY. Non, mais je crois que c'était le moment le plus merveilleux de nos vies.

Mont Saint-Michel extérieur - jour

La marée s'est retirée, laissant la digue à découvert. Au fond le Mont Saint-Michel.

Une diligence avance en direction du Mont, tandis qu'on entend Fany débuter sa narration.

FANY, *off.* Moi, j'ai été élevée à Paris..., enfin chez tante Elisa. Un milieu tellement différent. Des voyages..., de l'argent. J'étais revenue pour l'enterrement d'une grand-mère que je ne connaissais même pas.

On distingue une silhouette d'un jeune homme botté qui s'avance dans l'eau.

FANY, *off.* En arrivant j'ai vu une silhouette... Je ne sais pas... Un garçon qui marchait dans la mer. Après on m'a dit que c'était mon frère (*ph. 2*).

église du Mont - intérieur

La cérémonie de l'enterrement : Fany, en amorce, entre dans l'église. On entend des prières et le son des cloches.

FANY, *off.* C'est drôle... Puis j'ai vu un monsieur tout noir qui m'a embrassée. C'était mon père. (*La caméra fixe en très gros plan Fany.*) Je ne l'avais même pas reconnu. Ça m'ennuie les enterrements !...

chambre de Fany chez M. Boule - jour

Fany se dirige vers la glace de son armoire, ôte les épingles de son chapeau, se regarde.

LA SERVANTE (*Pascale de Boysson*). Mademoiselle est heureuse d'être revenue ?... Dix ans ! C'est long sans revenir chez soi... Bien sûr, Mademoiselle doit être heureuse.

La servante, maintenant, découvre le lit et tape sur le gros oreiller et sur l'énorme édredon de plume. En surimpression sonore du monologue de la servante, on peut entendre les réflexions de Fany.

11

Répétition...
(page 28)

Sophie Daumier,
Clotilde Joano.

EMMANUELLE : Eh bien, un jour à Rome après la première représentation... on a voulu m'empêcher de recommencer. On trouvait ça indécent !...

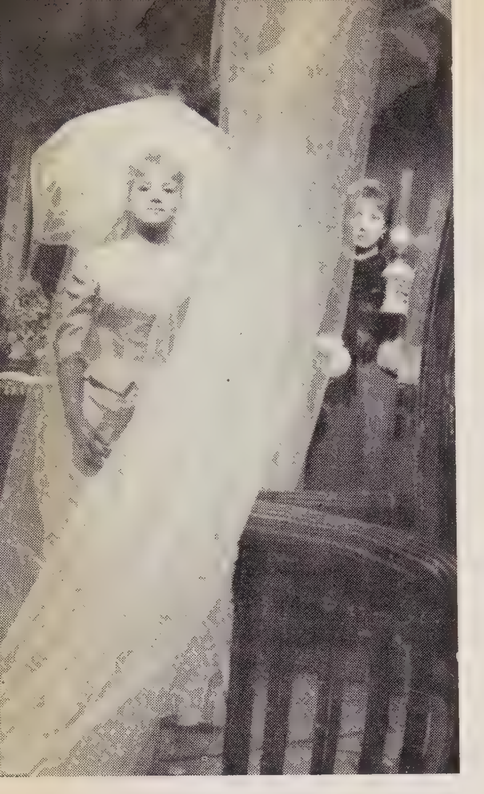


12

Fiançailles
(page 29)

Marie-José Nat, Jean Sorel.

Lorsque les deux verres des fiancés se choquent, le bruit semble très différent, presque fêlé...







13

Du cirque... au théâtre
(page 29)

Sophie Daumier, Clotilde Joano.

Fany : Quel jeu joue-t-elle ? Elle m'avait promis de repartir.

14

Bal campagnard
(page 30)

Sophie Daumier.

Haussant les épaules dédaigneusement, elle abandonne Alain et va danser avec un paysan.



15

Renonciation
(page 32)

Marie-José Nat, Jean Sorel.

Amélie ne peut pas le voir souffrir, souffrir comme elle. Elle se lève, renonce et sort.

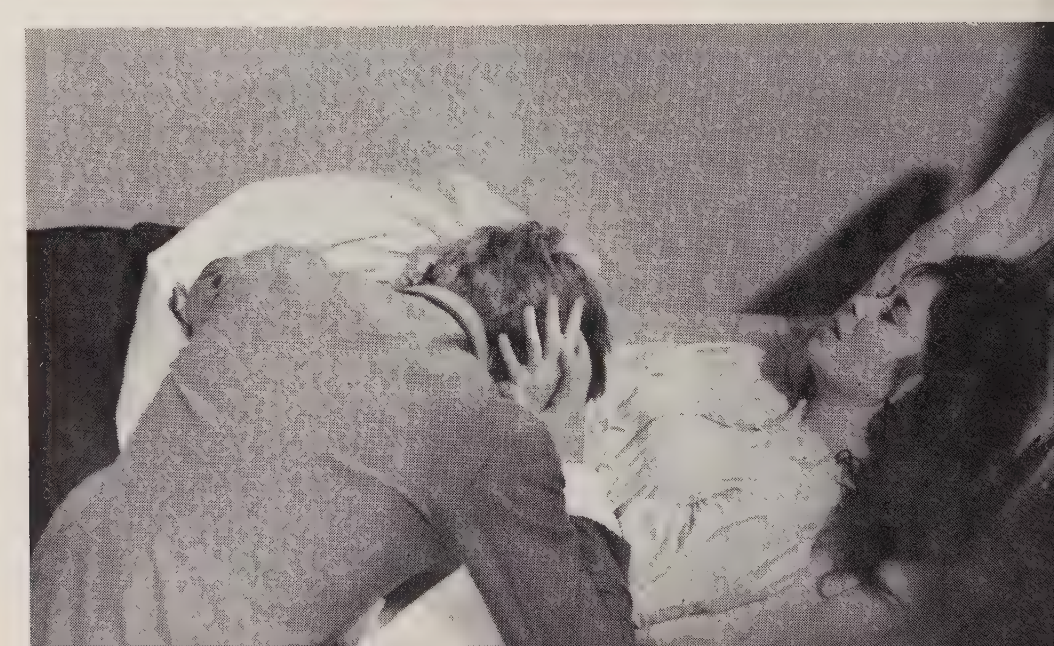


16

Mort d'un rêve
(page 33)

Marie-José Nat,
Jean Babilée.

Amélie : Alain... Ah!... j'ai mal.



LA SERVANTE. Ici, ce n'est pas Paris... On reçoit rarement du monde... et depuis que Monsieur Boule a décidé de louer les chambre du devant...

FANY, *parlant pour elle-même, en même temps que la servante.* Et puis... je suis fatiguée... Ah ! retourner à Paris, vite ! vite !

LA SERVANTE, *continuant.* ... Je ne me souviens plus qu'il ait trouvé preneur.

FANY, *toujours à elle-même.* Ah ! cette servante... elle parle... parle !...

LA SERVANTE. A part le préfet. Mais c'est plutôt un ami.

FANY. Un préfet ? Je ne connais que des princes et des ambassadeurs. Voyons !... Voyons !... (*ph. 3*).

LA SERVANTE. Un ami, ce n'est pas pareil... Mademoiselle se souvient de lui ?... C'est un grand... très maigre.

FANY, *excédée... et mondaine.* Je ne comprends rien à ce qu'elle dit. Je voudrais bien qu'elle sorte. Elle m'ennuie...

Fany, qui apparaît dans un déshabillé ressemblant à un kimono japonais, semble, malgré elle, singer le ton factice et mondain de tante Elisa.

LA SERVANTE, *sortant.* On n'est pas loin du souper.

La porte s'étant refermée sur la servante, Fany se met à coiffer langoureusement ses longs cheveux, tout en examinant attentivement la chambre... et sur le ton d'un gosse qui récite une leçon.

FANY. Ah !... enfin !... Et voilà ! C'est la maison de ma grand-mère. C'est la maison de mon père..., mais ce n'est pas ma maison.

Fany esquisse un pas de danse qui la porte à nouveau très loin dans la gaieté d'une autre vie.

FANY. Heureusement, la vie à la campagne...

Elle s'allonge sur le lit et rêve, les yeux au plafond.

FANY. ... et le bon lit... Une véritable planche à repasser... Il y avait aussi une fille pâlotte qui gardait la boutique.

A cet instant, on entend un léger grattement à la porte. La porte s'ouvre. Apparaît, souriante, Amélie.

FANY, *off.* C'était Amélie !

Petite, minuscule, dévorée par sa robe de deuil, Amélie hésite sur un pied, au seuil de la chambre.

AMÉLIE. Je te dérange ?

On entend alors le pas de M. Boule montant l'escalier. Un peu affolée, craintive surtout, Amélie referme la porte en restant dans la pièce. Gros plan d'Amélie.

FANY, *off.* Mignonne... Evidemment, ce n'est pas Lola Montès.

Fany esquisse un sourire et se redresse sur ses oreillers.

FANY. Mais non...

Amélie entre dans le champ, tourne autour du lit.

AMÉLIE. Tu es dans tes réflexions ?

Fany dévisage sa petite cousine sans répondre, tandis qu'Amélie, craintive, s'assied sur le bord du lit.

AMÉLIE. ... Je t'ennuie...

Fany ébauche un geste pour caresser les cheveux d'Amélie et comme elle retire sa main, Amélie l'attrape et la couvre de baisers

FANY. J'étais sûre que tu viendrais un jour... Je t'attendais depuis si longtemps !...

Fany se dresse brusquement et retourne près du feu.

FANY, *d'une voix distraite.* Tu sais... je repartirai peut-être demain...

AMÉLIE. Il n'y a rien qui peut te retenir ici ?...

FANY. Non, rien... (*S'excusant.*) Ma vie est ailleurs.

Fany, à ces mots, se regarde étrangement dans la glace. Dans le fond, on distingue Amélie dans le champ, debout.

AMÉLIE. Fany... Comment se fait-il que tu aies tant voyagé ?...

Radieuse à l'évocation de ses voyages, Fany se rapproche et continue à jouer la comédie.

FANY. Tante Elisa est si riche... Elle a des terres partout.

arrière-boutique de M. Boule

La servante pose le gâteau dominical sur la table, devant M. Boule et dessert les assiettes. Amélie, la main cachée par le chauffe-plat, émiette du pain dont elle remplit une cuillère, et elle la pousse vers Alain, son voisin, qui — lointain — les yeux tournés vers la fenêtre, rêve.

Fany, seule, semble vivante, tandis qu'Amélie guette le regard d'Alain.

M. Boule se tourne vers Fany.

MONSIEUR BOULE (*Roger Van Mullem*). A la mort de sa mère, j'ai pris en charge Amélie... Je n'espérais pas la possibilité de ton retour... Bien des filles se marient à vingt ans... Pourquoi ne t'es-tu pas établie là-bas ?

FANY. Je ne sais pas... Je n'y avais pas songé... Peut-être parce que... nous changeons toujours de ville...

M. Boule grogne, tandis qu'Alain jette un regard à son père, puis attrape la cuillère pleine de pain et l'enfouit dans sa poche.

M. Boule découpe le gâteau sans le voir et met à l'écart du plat une part légèrement plus grosse.

Alain a un sourire ironique.

M. Boule relève la tête et surprend la fin de ce sourire.

Alain se lève et sort.

M. Boule fait signe à Fany qui lui tend son assiette, puis il sert Amélie et met la grosse part dans sa propre assiette.

Ils mangent de nouveau en silence.

Alain a ouvert la petite verrière qui donne sur le jardin. Il appelle maintenant les tourterelles.

ALAIN. Java... Chandernagor...

Gros plan des tourterelles qui roucoulent.

Alain les attrape et leur donne les miettes de pain.

Dans la salle à manger, Fany, Amélie et M. Boule se sont levés de table. M. Boule a allongé ses pieds près du poêle.

Amélie défait un écheveau de laine sur le dossier du fauteuil de Fany et, de temps en temps, lève la tête pour échanger un sourire complice avec Fany qui lit.

Fany cesse de lire. On voit la porte du salon s'ouvrir. Alain les dévisage, puis, lentement, sur la pointe des pieds, traverse la salle à manger et, précautionneusement comme un voleur, sort vers la boutique.

On entend tinter très légèrement le tintinnabulum. M. Boule ouvre les yeux et se lève.

Amélie tousse pour couvrir le bruit qu'il aurait pu percevoir.

MONSIEUR BOULE. Tu as pris froid... Alain est monté ? Je vais me coucher... Ne tardez pas.

... Et il s'engage dans l'escalier.

Fany se redresse et arrête le mouvement de la laine.

FANY. Pourquoi se détestent-ils ?

Amélie, sans lâcher la laine, va s'asseoir sur le fauteuil de M. Boule. Elle sourit tristement.

AMÉLIE. Alain ne rêve qu'à la mer... Il a le goût du voyage... Monsieur Boule, lui, a le goût du commerce.

Elle prend la position de M. Boule endormi, et imite les ronflements.

AMÉLIE. ...et c'est Monsieur Boule qui commande...

On entend M. Boule cogner au plafond.

Amélie se dresse et, précipitamment, baisse les lampes.

FANY. Rideau.

FONDU AU NOIR

boutique de M. Boule

Il pleut. (Bruit de la pluie.)

Amélie est à la caisse. Elle fait des comptes qui l'ennuient visiblement. (Murmure d'Amélie comptant.)

Par la porte du fond, Fany apparaît. Par curiosité, elle se hisse sur la pointe des pieds pour voir le travail que fait Amélie.

Amélie, avec un sourire, la chasse de la main comme une mouche, pour ne pas mélanger ses chiffres.

Fany passe paresseusement la main sur le comptoir et va jusqu'à la vitrine.

Dehors, dans la rue, des enfants jouent sous la porte cochère et viennent de temps en temps coller leur nez à la vitrine.

AMÉLIE. Tu lui as écrit ?

Fany se retourne.

FANY. Oui.

AMÉLIE, *off*. Tu lui as bien dit ?

FANY, *avec un sourire*. Oui, je lui ai bien dit.. « Ma chère tante Elisa... Il me faudra bien rester ici jusqu'à Noël pour parachever les souvenirs d'enfance que je n'ai pas eus... J'ai trouvé ici... l'agréable monotonie d'un bout du monde... où il n'y aurait qu'à sommeiller... »

Amélie pose sa plume ; dégourdit ses doigts, comme si elle jouait de la clarinette, et saute de l'estrade.

AMÉLIE. Eh bien ! moi, je quitte mon île !... et je vais sur le continent...

Les gosses à la vitrine s'enfuient.

Elle s'avance vers le poêle, l'ouvre, le tisonne, se brûle.

FANY. Et tu te brûles ! *(ph. 4)*.

Fany s'avance vers Amélie, lui souffle sur les doigts et la fait tourner lentement comme une toupie, puis la lâche, et elles s'assoient toutes deux près du poêle. Amélie est tournée du côté de la vitrine.

Nous fixons les mains de Fany qui brodent et par travelling nous arrivons sur le visage d'Amélie rêveuse, puis soudain grave. (Bruit de la tempête.)

AMÉLIE. Alain est en mer, par ce vilain temps...

Fany lève les yeux de son ouvrage.

FANY. Tu crois ?

Très gros plan d'Amélie.

AMÉLIE. Je sais toujours quand Alain est en mer.

Elle regarde la pendule.

On entend sonner les cinq coups de cinq heures.

Vue en plongée sur le magasin, la vitrine au fond.

La pluie n'a pas cessé, mais il fait nuit maintenant.

Dans le lointain, on entend la sirène de brume dans le bruit du vent.

Les deux femmes semblent inquiètes, impatientes.

(Un pas résonne.)

Amélie sursaute.

Alain entre, couvert de pluie et de boue.

ALAIN. Bonsoir.

AMÉLIE. Alain !

Il traverse la boutique sans les regarder. On le suit jusqu'à la porte du fond.

Amélie, dressée, très pâle, répète.

AMÉLIE, *tout bas*. Alain !

Amélie s'appuie sur le comptoir en premier plan.

arrière-boutique
même soir

Fany descend l'escalier qui mène à la salle à manger. (Musique.)

Sur la dernière marche, elle s'arrête, sa lampe à la main.

Amélie et Alain décroisent précipitamment leurs mains, et Amélie s'éloigne pour vérifier l'ordonnance du couvert.

Alain, un peu gêné, essaie de retrouver sa distance. habituelle. Il s'accoude à la cheminée. (*Musique.*)

Fany feint de n'avoir rien vu et va poser la lampe sur le manteau de la cheminée.

Amélie lentement revient vers l'âtre et pose la tête sur l'épaule de Fany. A cet instant, Alain lui prend la main et l'attire à lui pour qu'elle s'assoit près du feu à ses côtés.

ALAIN. Mélie... Il est temps d'aller aux *Marie-Angélique* faire visite à la tante Marielle.

Amélie lève la tête, étonnée.

ALAIN. Fany nous accompagnera.

Plongée sur Amélie. Fany en amorce gauche du cadre.

AMÉLIE. Tu veux, Fany ? Tu veux... ?

FANY. Oui..., je veux...

Elle se penche pour toucher les cheveux d'Amélie. (*Les pas de M. Boule résonnent et il descend à son tour l'escalier.*)

Amélie se lève, brusquement effrayée.

MONSIEUR BOULE. Qu'est-ce que l'on attend pour dîner ? Il est six heures trente depuis dix minutes... et personne ne bouge..., et il y a deux femmes dans la maison..., et il faut que je m'occupe de tout.

A ces mots, la servante apparaît et pose précipitamment la soupière sur la table en ressortant encore plus vite.

Ils sont tous, alors, autour de la table, debout. M. Boule, calmé, entame le Benedicite.

MONSIEUR BOULE. Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, ainsi soit-il. O ! Dieu qui, par la richesse de vos dons et l'abondance de vos grâces, rassasiez tout ce qui respire... Bénissez-nous, Seigneur, ainsi que la nourriture que nous allons prendre. Et accordez-nous la grâce d'en faire un saint usage, jusqu'au jour où nous n'aurons ni faim, ni soif..., rassasiés que nous serons de votre gloire dans le royaume des Cieux.

TOUS QUATRE. Amen.

Mont Saint-Michel - extérieur
beau temps - jour

A l'aube, le Mont Saint-Michel. Les goélands volent sur la digue. Alain marche en tête suivi de Fany, tandis qu'Amélie sautille de l'un à l'autre. Ils passent et s'éloignent. Travelling parallèle à leur marche sur le ciel.

Alain entre dans le champ. On sent que, plus il approche de la mer, plus il est heureux.

Il s'arrête et se retourne (bord de cadre) pour voir arriver au fond Fany tirée par Amélie.

AMÉLIE. Viens, Fany. Les *Marie-Angélique*, c'est mon plus beau voyage.

Quand Fany est arrivée à sa hauteur, il regarde à nouveau dans la même direction, un sourire éclaire son visage.

ALAIN. Là-bas...

Fany, lasse, répond.

FANY. Là-bas ?... Il n'y a que la mer...

Amélie la dépasse et sort du champ à gauche.

ALAIN, *énervé*. Bien plus loin encore...

La caméra suit Alain qui s'éloigne. Au bout de quelques instants, il se retourne et, de loin, les appelle. Amélie se penche vers Fany...

ALAIN, *criant*. Venez, je connais le passeur.

AMÉLIE. Tu verras, dans trois minutes, il y aura du soleil.

... Et elle l'entraîne vers un embarcadère qui abrite une vieille barque. Le passeur s'apprête à détacher la barque lorsqu'Alain a aidé ses deux compagnes à monter. Aussitôt après il est allé à l'avant de la barque qui s'éloigne et fend la mer. (*Musique.*)

Dans la barque, tandis que Fany délace ses bottines, Amélie s'approche tendrement d'Alain et s'assoit à ses côtés.

Tout à coup, après un plan du Mont Saint-Michel qui semble fuir, on aperçoit des îlots de rochers : les Marie-Angélique.... *couverts de goélands. La barque accoste et Alain, en descendant, chasse quelques oiseaux du rivage... puis attrape Amélie toute joyeuse et, la transportant dans ses bras, la dépose sur le rivage. Il en fait de même avec sa sœur Fany.*

Maintenant, ils sont tous les trois à échanger des signes d'amitié avec le passeur qui s'éloigne... et Alain, le premier, commence à marcher dans son île.

AMÉLIE. Tu aimes ?

FANY. J'ai mal aux pieds (*ph. 5*).

Ils commencent l'escalade sur les rochers.

ALAIN. Tu vois, ici, tu es chez moi.

Un sourire l'illumine : brusquement, il est heureux et décontracté.

ALAIN. C'est le seul morceau de terre qui m'attache.

Pour franchir une passe de mer calme entre deux rochers, Alain prend Fany et la fait traverser la première..., puis Amélie, qui se blottit sur son épaule... et, sans la déposer, tous deux continuent leur étrange voyage.

Le soleil, très vite, passe derrière un nuage. Amélie, blottie dans les bras d'Alain, avec un visage radieux, retient son souffle. Alain, lui, marche et baisse la tête, tout à coup sérieux, sévère même.

ALAIN. Tiens !... je t'avais oubliée, petite Mélie..

Comme elle s'attriste, il étend la main, lui mélange les cheveux.

ALAIN. Que tu es bête !... Tu pleures au moindre nuage.

Il lui attrape la main et ils s'éloignent en courant vers les grottes.

Fany, beaucoup plus bas derrière, s'est étendue à l'ombre et regarde le ciel. En contre-jour, des oiseaux tournent en piaillant. (Piaillements d'oiseaux.)

Tout à coup, se sentant perdue, seule, Fany prend peur, s'effraie et se dresse...

FANY, *criant.* Alain... Alain...

... Et elle s'élance à leur recherche.

Eux — c'est-à-dire Amélie et Alain — sont assis sur un promontoire... côte à côte. Amélie a posé sa tête sur les genoux d'Alain. (Panoramique sur la mer.)

ALAIN. Quand j'aurai parcouru toutes les mers de Chine, l'océan Indien... Je serai vieux, d'ailleurs... puisque ce grand voyage n'est pas commencé...

Tout à coup, il se retourne.

ALAIN. Ecoute..., je partirai au printemps... Cette île m'étouffe, et je dois partir.

Amélie se lève et marche vers Alain.

AMÉLIE. Ne pars pas, Alain !... Ne me laisse pas seule...

ALAIN. Tu n'es pas seule... Tu as Fany...

Il a, à cet instant, un sourire ironique. Ils se redressent. Amélie, dont les yeux s'emplissent de larmes, vient heurter de la tête la poitrine d'Alain. Il lui prend la tête entre les mains, lui écarte les cheveux du visage.

Alain, penché sur le visage d'Amélie, cherche une réponse tandis qu'on fixe les yeux de la jeune fille qui s'éclairent. Le front d'Alain caresse le visage d'Amélie. On sent leur émotion... et, après un temps, Alain sursaute et s'approche fougueusement de sa bouche pour l'embrasser.

ALAIN. Mélie !... Mélie !...

Le temps s'est obscurci et annonce une pluie très prochaine.

ALAIN, *un peu lourdaud.* Allez, viens...

AMÉLIE. Tu crois que ça va durer ?

ALAIN. Non, c'est un grain.

Il pleut... tandis qu'on aperçoit Fany continuant sa pénible ascension, trébuchant sur chaque pierre ou rocher, toujours inquiète et en quête d'Alain et d'Amélie.

FANY. Alain !... Alain !...

Pendant ce temps, Alain et Amélie sont entrés dans une grotte afin de s'abriter.

ALAIN. Tu as peur ?

AMÉLIE. Non.

Il la couche sur le rocher et se penche sur elle.

ALAIN. Alors...

AMÉLIE. Alors quoi ?

ALAIN. Tu as l'air d'une noisette.

Amélie sourit alors qu'Alain s'allonge à ses côtés comme un gisant. Puis, le visage d'Alain s'éclaire.

Il se redresse légèrement et embrasse Amélie, d'abord timidement, puis longuement... alors que Fany, poursuivant sa course, débouche sur le terre-plein de la grotte où sont enlacés Alain et Amélie.

Elle s'arrête, saisie par le spectacle qui s'offre à elle. Alain et Amélie se séparent, puis Amélie, gênée, se blottit sur l'épaule d'Alain (ph. 6).

ALAIN. Tu viens, Fany !

FANY, *désorientée.* J'ai eu peur...

Amélie, joyeuse, se redresse, tourne autour d'eux et s'élance, libérée d'avoir été aimée pendant une minute. (Musique.)

Plus tard. Plan du ciel.

Le soleil maintenant sombre dans la mer. Des vapeurs errent sur l'île. Alain, avec sa pierre à briquet, allume une torche et les guide sur le chemin du retour. (Musique.)

Ils sont en bas du Mont, qui se découpe en ombre chinoise sur un ciel presque noir.

appartement de M. Boule salle commune - nuit

M. Boule est à table. Il a le visage sévère d'un homme qui a attendu. Il est resté devant son assiette vide.

Ils vont commencer à dîner.

MONSIEUR BOULE, *sèchement.* Vous n'oubliez rien ?

Fany et Alain, soudain embarrassés de leur oubli, se lèvent, font un rapide signe de croix. Seule Amélie, radieuse, ose un petit rire cristallin devant les autres, étonnés de sa soudaine audace. (Rire cristallin.)

MONSIEUR BOULE. Comment va Marielle ?

Tous trois éclatent de rire... moins, cependant, Fany qui se redresse pour sortir.

FANY. Excusez-moi..., je suis morte... C'est trop de paysages à la fois.., trop de vent, trop d'air...

chambre de Fany - nuit

On distingue, en gros plan, Fany qui dort..., sa tête roulant sur l'oreiller, encore en proie au vent et aux oiseaux qui bercent son sommeil. Puis un travelling arrière découvre Amélie qui entre furtivement, une lampe à la main. Elle est en chemise de nuit. La lumière se fait sur son visage. Amélie sourit et tire par les pieds Fany.

AMÉLIE. Fa-ny ! Fany ! Ecoute...

Fany ouvre les yeux, distingue mal.

FANY. C'est toi, Amélie... Que viens-tu faire ?

AMÉLIE. Je ne peux pas dormir.

FANY. Qu'est-ce qui se passe ?

AMÉLIE. Je suis trop heureuse.

Amélie, en riant, s'approche de Fany..., très près...

AMÉLIE. Je crois qu'on est fiancés.

FANY. Fiancés ?

AMÉLIE. Oui.

La lumière du phare entre dans la chambre et les éclaire, surtout Amélie qui, radieuse, se redresse...

AMÉLIE. Il fallait que tu le saches... Dors, maintenant.

... tandis que le visage de Fany se rabat sur l'oreiller.

FANY, *off.* Amélie heureuse..., c'était bien la première fois... Je ne croyais pas à ce bonheur qui me paraissait impossible.

Paris - hôtel tante Élisa

Panoramique sur l'hôtel de tante Elisa, au rez-de-chaussée. Pierre arrive et s'engage vers les escaliers alors que le concierge l'arrête.

CONCIERGE. Monsieur Nise ! Où allez-vous ? Madame est partie en Suisse pour l'année, vous savez ?... Elle parle même de vendre sa propriété.

A ces mots, on entend la voix de Fany en off.

FANY. Ce qui s'est passé ensuite ? Oh ! Pierre..., je préfère qu'elle vous le raconte elle-même... C'est notre histoire à tous..., mais c'est la sienne plus particulièrement. Peut-être qu'elle vous le dira, un jour...

PIERRE. Et Mademoiselle Amélie ?

Pierre, intrigué par les mots du concierge stoppe sa marche.

LE CONCIERGE. Madame lui a laissé sa petite maison de Rueil. Elle y demeure avec une servante.

Rueil - extérieur la campagne

La calèche descend la petite route et disparaît derrière un vallon, puis s'arrête devant une petite maison assez délabrée.

Pierre saute à terre et s'avance devant le grand portail qu'il ouvre.

Quelques brins d'herbe. Sur le seuil, une servante apparaît, furtivement, et repart à l'intérieur de la maison.

Amélie, très blanche, vient à la porte. Pierre court à elle.

AMÉLIE. Pierre !... Je suis heureuse que vous soyez venu !...

Il lui embrasse les mains.

PIERRE. Comme vous êtes blanche ! Comme vous êtes pâle !... Vous n'êtes pas bien ?

Amélie fait un effort.

AMÉLIE. Je suis bien maintenant... Vous ne connaissez pas mon domaine ? Venez, je vais vous faire faire un grand tour... Venez, je vais tout vous montrer.

Amélie passe dans le jardin. Elle s'est appuyée sur le bras de Pierre et ils passent dans la prairie bordée par des bois dans lesquels des corbeaux croassent. Amélie marche en avant. Elle entraîne Pierre.

PIERRE. Pourquoi vous ne retournez pas auprès de Fany ? Votre vie ici est triste... (*ph. 7*).

Amélie s'assied sur un banc de pierre.

AMÉLIE. J'ai tout raté...

Elle se retourne vers Pierre avec une expression qu'il ne lui connaissait pas, l'air détaché.

AMÉLIE. J'aurais voulu être comédienne, j'aurais voulu apprendre à vivre... Vous voyez, Pierre, j'ai tout raté.

Elle se retourne vers les bois.

AMÉLIE. Voici mon nouvel horizon... Il y avait un bosquet au Mont... Entre les branches, on apercevait la grève et la mer... Ici, on ne voit rien, on n'espère rien.

Pierre, en très gros plan, prend la main d'Amélie et l'embrasse... puis, la regardant rapidement, il finit par s'asseoir très près d'elle.

AMÉLIE. C'est comme si tous les oiseaux s'étaient envolés.

Il prend ses mains.

PIERRE. Vous avez changé, Amélie... J'ai été là-bas... Alain est en mer... J'ai vu Fany.

AMÉLIE. Elle a bien su m'aimer.

PIERRE. Nous avons parlé de tout.

Il est pris d'un morne espoir tout à coup.

PIERRE. Le théâtre organise un voyage en Italie de trois mois... Hubert et Clara m'accompagneront... Peut-être...

Amélie se relève en frissonnant.

AMÉLIE. Je les envie... Cela doit être si bon de partir...

Elle se retourne et le regarde.

PIERRE. Il ne tient qu'à vous.

Amélie, triste, reprend le chemin de la maison.

AMÉLIE. Non, il ne tient pas qu'à moi... J'ai agi comme il fallait... Maintenant, je n'ai plus de volonté...

Après un long moment, elle se retourne.

AMÉLIE. Quand me quitterez-vous ?

PIERRE. Avant Noël.

AMÉLIE. Avant Noël... !

Durant un panoramique de la cour, Amélie arrive près du pilastre et, tout à coup, s'affaisse, en proie à un malaise. Pierre se précipite aussitôt, ainsi que la servante qui a vu la scène de la maison.

PIERRE. Amélie...

AMÉLIE. J'ai mal.

Pierre prend Amélie dans ses bras et, aidé de la servante, l'entraîne vers la maison (panoramique sur un arbre mort.)

LA SERVANTE (*Martine Vatel*). Mon Dieu !...

intérieur - Rueil

Dans la maison, pauvrement meublée, que l'on sent fermée, triste, sans air, Pierre dispose Amélie sur un lit.

LA SERVANTE. Elle est mal depuis un mois... Elle refuse de manger... Elle se laisse mourir.

Amélie, lentement, péniblement, revient à elle.

AMÉLIE. J'ai froid.

Pierre, penchée sur elle, inquiet, très inquiet, lui prend les mains, tandis que la servante se précipite vers le feu pour le ranimer.

AMÉLIE, *d'une voix très calme*. N'avez-vous pas connu une très belle comédienne ?... Emmanuelle Carnal ?

PIERRE. Il faut que je parte... Je joue ce soir... Je vous envoie un médecin. Je reviendrai...

Pierre s'en va, laissant Amélie malade et rêveuse sur son lit. (Gros plan.)

FONDU ENCHAINÉ

salle à manger de M. Boule nuit

Sur la table, la lampe est posée. Il est tard. M. Boule fait ses comptes et corrige les chiffres sur le cahier de caisse tenu par Amélie.

AMÉLIE, *off*. Délivrez-la de ces téméraires amants.

Alain, près du feu, fait crisser le tisonnier sur les chenets, lorsqu'on découvre (par travelling) Amélie qui fait sagement la lecture à haute voix.

AMÉLIE. Que vos yeux puissent voir, que vos mains puissent embraser le saint...

Fany, de dos, se retourne, inquiète.

AMÉLIE, *off*. ... et qu'il trouve enfin la vie égale à sa sagesse. Dans votre bonheur, souvenez-vous du malheureux Narpal et ne cessez jamais de m'aimer.

Un sourire passe sur le visage d'Alain qu'on fixe en gros plan..., un sourire de complicité.

AMÉLIE, *off*. Quand il eut achevé ces paroles, la rosée de mes larmes semblait répondre...

Amélie répond à son sourire.

AMÉLIE. De profonds soupirs m'empêchaient de parler, nous nous embrassions en silence.

A ces mots, Amélie arrête sa lecture et regarde tendrement Alain qui, lui-même, la fixe. M. Boule, que ce silence surprend, se retourne.

MONSIEUR BOULE. Alors ? Ou tu lis, ou tu te couches..., mais ne t'arrête pas !

Amélie (gros plan) pouffe de rire derrière son livre et reprend.

AMÉLIE. Il me mena jusqu'au vaisseau. Il demeura sur le rivage et, quand le vaisseau fut parti, nous ne cessions de nous regarder tant que nous pûmes nous voir.

Fany serre son châle frileusement sur ses épaules.

MONSIEUR BOULE. Tu as froid ?

FANY, *s'excusant*. Oui, toujours...

AMÉLIE, *continuant sa lecture*. Calypso qui avait été jusqu'à ce moment immobile, transportée de plaisir en écoutant les aventures de Télémaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos.

A cet instant, des bruits indistincts viennent de la rue. On frappe aux volets de la cuisine. Tout s'arrête dans un temps de silence.

MONSIEUR BOULE. On frappe !...

Amélie tend le livre à Fany qui continue la lecture.

FANY. Il est temps, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du sommeil.

LA SERVANTE, *entrant précipitamment*. Monsieur, c'est pour les chambres... C'est deux voyageurs.

MONSIEUR BOULE. Faites entrer.

Hâtivement il range les pièces qu'il comptait pendant que la servante passe dans la boutique.

LA SERVANTE, *off*. Par ici, Monsieur.

Un gros homme paraît, campé dans la porte, un gilet voyant barré par une grosse montre. Il fait un genre de révérence affectée... et crie plutôt qu'il ne parle.

CARNAL (*Francis Dumoulino*). L'illustre Christobal Carnal !

La famille semble figée dans sa stupéfaction, alors que peu à peu la voix exubérante et fausse de Carnal les déride.

CARNAL, *allant de l'un à l'autre*. Je suis Christobal Carnal.

MONSIEUR BOULE. J'ai bien entendu, Monsieur.

M. Boule fait disparaître les dernières pièces et livres de compte de son bureau..., remarqué par Fany qui pouffe.
Carnal fait signe dans l'arrière-boutique à un compagnon que l'on ne distingue pas et se retourne.

CARNAL. Vous ne me connaissez pas ? Voyons ! Le Cirque.

Il marche maintenant très à l'aise

CARNAL. Ami de l'Art...

Joignant le geste à la parole, il touche sa canne et en fait sortir une colombe..., puis l'âtre de la cheminée, ce qui a le même résultat ; il frappe sur son talon pour en faire sortir encore une autre.

CARNAL. ... Presque magicien... Magicien, presque Dieu ! Evidemment, notre vie fatigante, errante, présente quelques désagréments, mais quelques avantages aussi... Raschtagada...

Pendant le tour de prestidigitation de M. Carnal, la caméra, en un long travelling circulaire, suit les déplacements agités de Carnal autour de la famille mi-médusée, mi-conquise. Amélie, ébahie, ferme son

livre, se lève et vient poser sa tête sur l'épaule de Fany qui semble inquiète, alors que M. Boule trouve l'intrusion des bestioles déplacée.

Carnal, après son périple à travers la pièce, frappe la vitre qui sépare la salle à manger de la boutique... puis se retourne.

CARNAL. Des colombes fraîches, tant qu'on en veut.

Amélie prend la dernière colombe que Carnal a sortie de la cheminée.

CARNAL. Et maintenant, la plus belle des colombes, le citron vert-pomme, le rayon de lumière en forme d'Astragal... Raschtagada... J'ai nommé ma fille Emmanuelle.

La porte s'ouvre et apparaît une très jeune femme, Emmanuelle, qui fait une révérence à l'assemblée.

C'est une ravissante personne blonde au merveilleux sourire.

Alain, que les colombes n'avaient pas fait lever, subitement se dresse et va à elle.

CARNAL. Pourrait-elle s'asseoir ?

MONSIEUR BOULE. Je vous en prie.

M. Boule se redresse aussitôt en claquant des talons.., un peu subjugué par cette apparition. Il se présente.

MONSIEUR BOULE. Monsieur Boule.

On entend le rire cristallin de la belle Emmanuelle qui trouve le nom drôle.

EMMANUELLE (*Sophie Daumier*). Oh ! pardon.

Alain a présenté une chaise à Emmanuelle qui s'assied en prenant soin de ne pas écraser le pouf de sa robe. Elle lui adresse un sourire.

EMMANUELLE. Vous vous appelez comment ?

ALAIN, *gros plan, contre-plongée*. Alain.

Amélie s'avance.

AMÉLIE. Et moi..., Amélie.

EMMANUELLE. Ah !...

AMÉLIE. Et c'est ma cousine Fany.

Emmanuelle bâille. Carnal lui donne une grande tape dans le dos, alors qu'Emmanuelle réagit nerveusement. Puis Carnal, sournoisement, examine M. Boule qui couve des yeux la jeune fille.

CARNAL. Jolie, n'est-ce pas ?

MONSIEUR BOULE. Charmante.

CARNAL. Je l'ai essayée au trapèze, mais ça n'a rien donné... Trop délicate pour les chiens savants... Elle a néanmoins une voix agréable. Chante-nous quelque chose, ma peluche (*ph.* 8).

Alain regarde Emmanuelle tandis que M. Boule se débat avec les colombes et les tourterelles.

FANY. Vous chantez, Mademoiselle ?

Emmanuelle pousse un soupir, alors que Carnal se lève, prend toutes les colombes qu'il remet dans son chapeau, se coiffe...

CARNAL. Apparition... Disparition... Dégustation... Est-il possible de loger chez vous pour quelque temps ?

Amélie (en gros plan) caressant la colombe qui reste, alors que M. Boule se lève à son tour.

MONSIEUR BOULE. Eh bien !... c'est-à-dire que pour le prix...

CARNAL. Ah ! Ah ! Ah !... Pour ce soir, votre prix sera le mien... Demain, nous discuterons... J'ai d'ailleurs une proposition à vous faire... Seriez-vous intéressé par un poney nain, venant tout droit du Shetland ?

Amélie lâche la colombe qui se pose sur le chapeau de Carnal..., alors que M. Boule s'impatiente et désigne Emmanuelle qui vient de s'endormir debout sur l'épaule de son père.

MONSIEUR BOULE. Votre fille dort.., je crois ?

CARNAL. Ah !...

Emmanuelle ouvre un œil... et marche dans la pièce comme une somnambule.

CARNAL, *enchaînant*. Ah ! Ah ! Ah ! Elle dort, et elle est somnambule ! Viens, mon bijou, ma perle, mon onyx, mon ange !...

Il sort en entraînant sa fille qui, théâtralement, le suit, les bras tendus en avant. Elle est dans son rôle de somnambule, qu'elle arrête pour saisir au passage son manteau, ses gants..., bref, toutes ses affaires.

MONSIEUR BOULE. Montrez les chambres.

La servante referme la porte sur eux, en faisant signe qu'elle n'a jamais rien vu de pareil.

CARNAL. Raschtagada !... C'est épouvantable, l'Angleterre ! Tournée désastreuse. On y trouve très peu de gens qui parlent le français. J'ai été obligé de transformer, d'ailleurs, mon spectacle en pantomime. Alors !... Apparition, disparition, dégustation...

Il sort.

MONSIEUR BOULE. Ces gens du voyage ! Je les mettrai à la porte demain.

AMÉLIE, *en gros plan*. Comme ils sont étranges !

Amélie retombe dans son fauteuil, amusée, mais distraite.

MONSIEUR BOULE, *à Fany*. Continue.

Fany reprend sa lecture... Alors qu'on entend chanter dans l'escalier.

FANY. « Demain, quand l'aurore avec ses doigts de roses, entrouvrira les portes de l'Orient... »

Les rires d'Emmanuelle, à l'étage au-dessus, se font de plus en plus bruyants. Fany suit ces bruits en regardant le plafond... Son regard tombe sur Alain et glisse le long de son corps pour trouver dans sa main la plume d'une colombe qu'il porte à sa bouche (plan moyen).

FANY, *off, reprenant*. « Demain quand l'aurore avec ses doigts de roses, entrouvrira les portes de l'Orient et que les chevaux du Soleil, sortant de l'onde amère, reprendront les flammes du jour, pour chasser toutes les étoiles du ciel, nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'histoire de vos malheurs. »

boutique de M. Boule intérieur jour

Emmanuelle prend une coiffe bretonne exposée, la pose sur sa tête avec un certain ridicule voulu et se contemple dans la glace.

EMMANUELLE. Que c'est laid !

Elle se retourne vers ses nouvelles amies, Fany et Amélie, assises à l'écart.

EMMANUELLE. Ah ! Je vous fais de la peine ?

Fany, assise à côté d'Amélie, se redresse.

AMÉLIE. Pas du tout !

Fany marche vers le comptoir où Emmanuelle a oublié son chapeau, sur lequel trois oiseaux meurent parmi une bonne douzaine de roses.

EMMANUELLE. Joli, n'est-ce pas ? Je l'ai fait moi-même.

Amélie se lève à son tour et vient voir.

EMMANUELLE. Mon premier chapeau avait trois roses... Une là..., une là..., une là... Mais comme la mode est aux oiseaux, je l'avais garni de colombes fraîches, mais c'était trop d'entretien.

Elle marche vers les jeunes filles, prend le chapeau et le pose sur la tête d'Amélie.
(*La porte tinte.*)
Amélie soulève son chapeau alors qu'Alain les regarde toutes trois. Alain rit, puis...

ALAIN, *à Emmanuelle.* Vous restez ?

Emmanuelle se campe devant Alain ayant l'air de le provoquer.

EMMANUELLE. Plusieurs semaines ! Tout le temps qu'il faut pour que je connaisse toutes les merveilles de cette île...

extérieur - le Mont - les polders

Alain et Emmanuelle, sur les polders, marchent..., lorsque tout à coup Alain prend la jeune fille dans ses bras et la fait tourner, tandis qu'elle rit.

EMMANUELLE. Vous y croyez, vous, aux sirènes ?

Ils s'approchent l'un de l'autre. Leurs mains s'unissent.
Des remparts, on distingue le visage de Fany qui les regarde. (*Voix d'Amélie.*)

AMÉLIE, *off.* Fany !... Fany !...

Amélie vient de la boutique de M. Boule en courant.

FANY, *affolée.* Attends !... J'arrive...

Fany court à la rencontre d'Amélie qui se jette dans ses bras.
Amélie toujours gaie depuis les Marie-Angélique.

AMÉLIE. Fany ! Fany !... Où est-il ? Je ne l'ai pas vu seul depuis le jour où..., tu sais bien quel jour !...

Fany tend la main à Amélie et l'entraîne.
Elles marchent vers la maison.
(*Musique et panoramique vertical sur les arbres.*)

salon de M. Boule - nuit

Dans le « Salon jaune », M. Boule apparaît avec, pendue à son bras, Emmanuelle. On les aperçoit dans la glace. Lui est tout sourire.

MONSIEUR BOULE, *examinant la pièce.* Oh !... Il ne sert plus guère et, depuis la mort de ma femme, je ne me souviens pas d'y avoir passé une soirée... Mais si ça vous amuse... !

EMMANUELLE. Oh ! oui...

MONSIEUR BOULE. Attention au tapis !

Fany et Amélie entrent à leur tour suivies de Carnal, tandis qu'Emmanuelle inspecte la pièce dont les meubles sont recouverts de housses qu'elle soulève une à une.

EMMANUELLE. On dirait des fantômes, ces meubles... Je peux ?... Hop, là ! J'adore l'odeur des pièces inhabitées. Ça sent le vieux fiacre.

AMÉLIE, *off.* Je vous aide ?

Amélie, à son tour, découvre un paravent.

EMMANUELLE, *off.* Oh ! oui... comme c'est gai, dessous... Ah ! c'est joli !...

Fany s'assied tandis qu'Alain, près de la cheminée, allume le feu.

CARNAL. Ma colombe, raconte-moi ce que tu as fait aujourd'hui, ou je te change en tourterelle...

Emmanuelle joue avec un éventail.

EMMANUELLE. Eh bien, je me suis promenée.

MONSIEUR BOULE. Tiens, tiens, voyez-vous ça...

Carnal, pendant ce temps, s'est approché d'un meuble encore recouvert de sa housse et lit les titres de partitions qui sont posées dessus.

CARNAL. « Les Violons du Bal »... « La Marie-José », « La Marie-José » par Yasmine... « Le Baiser breton »... « Si tu reviens à Concarneau »...

MONSIEUR BOULE. Il est charmant, ce salon.

CARNAL. C'est un répertoire de veuve.

Emmanuelle tend à M. Boule l'éventail qu'elle tenait. Il le lui redonne.

MONSIEUR BOULE. Il attendait votre jolie main, bel oiseau. C'est pour vous...

CARNAL, *soulevant la housse du meuble.* Mais c'est le piano...

Amélie s'approche d'Emmanuelle et tendrement...

AMÉLIE. Alors ?... maintenant, ... vous nous chantez quelque chose ?

A ces mots, Carnal s'est mis au piano et fait quelques notes, tandis qu'Emmanuelle, souriant à Amélie, passe derrière le canapé, ouvre son éventail...

MONSIEUR BOULE. Il est temps d'entendre votre voix !

EMMANUELLE, *annonçant.* « La Femme du colonel »...

CARNAL. Oh ! non, tu es folle !...

EMMANUELLE, *après avoir haussé les épaules en direction de son père.* « Ça fait peur aux oiseaux ».

Emmanuelle commence à chanter et la caméra la suit dans sa promenade dans le salon parmi les personnages assis. Elle effleure, comme une théâtreuse, tout le monde du bout de son éventail... sauf Alain que, volontairement, elle semble oublier (ph. 9).

EMMANUELLE, *chantant.*

Ne parlez pas tant Lysandre,
Quand nous tendons nos filets
Les oiseaux vont nous entendre
Et s'enfuiront des bosquets.
Aimez-moi sans me le dire.
Aimez-moi sans me le dire.
A quoi bon tous ces grands mots !
Calmez ce bruyant délire
Car ça fait peur aux oiseaux.
Calmez ce bruyant délire
Car ça fait peur aux oiseaux.

Quoi ? Vous m'appelez cruelle...
Vraiment vous perdez l'esprit.
Vous me croyez infidèle,
Ne faites pas tant de bruit.
Quoi, vous parlez de vous pendre
Quoi, vous parlez de vous pendre
Aux branches de ces ormeaux
Mais vous savez bien Lysandre
Que ça fait peur aux oiseaux
Mais vous savez bien Lysandre
Que ça fait peur aux oiseaux.

Vous tenez ma main, Lysandre
Comment puis-je vous aider !
Il faudrait à vous entendre
Vous accorder un baiser.
Ah ! prenez-en deux bien vite
Oui ! prenez-en deux bien vite
Et retournez au pipeau.
Mieux vaut en finir de suite
Car ça fait peur aux oiseaux
Mieux vaut en finir de suite
Car ça fait peur aux oiseaux.

En écoutant la chanson — très applaudie en final par l'assistance et tout particulièrement par M. Boule avec lequel Emmanuelle a joué sans gêne — Alain, les yeux baissés, regarde plus loin que le feu qui lui éclaire le visage.

FONDU ENCHAÎNÉ

boutique de M. Boule - jour

Amélie fait ses comptes.

Fany mesure une pièce de ruban de velours au mètre, sur le comptoir. Quand elle a fini, elle annonce.

FANY. Il en reste quinze mètres.

Amélie ne semble pas entendre. Elle rêve, les yeux au plafond.

FANY. Amélie... à quoi penses-tu ?

D'une fenêtre, on aperçoit Alain et Emmanuelle sur les remparts qui passent en courant. Flash sur Amélie qui a les yeux levés.

FANY. Amélie...

Amélie semblant sortir d'un rêve.

AMÉLIE. Oui... Fany... Où sont-ils ? Elle est belle, Emmanuelle.

FANY. Très...

AMÉLIE. Si blonde...

Amélie descend de sa caisse, tourne dans la boutique.

Elle va coller son front sur la vitre, et doucement se prend à fredonner.

AMÉLIE, *fredonnant.* « Ne fais pas de bruit, Lysandre ».

(*Elle s'arrête.*)

Elle se retourne, les larmes aux yeux, vers Fany.

AMÉLIE. ...Elle a une voix merveilleuse, Emmanuelle...

Fany va près d'elle pour la prendre dans ses bras. La porte du fond s'ouvre.

FONDU ENCHAÎNÉ

jardin de M. Boule

Alain prend ses colombes d'un arbre et les présente à Emmanuelle.

ALAIN. Ça... c'est Chandernagor... Et Vienne, il doit être par là.

Emmanuelle, étonnée, prend une colombe sur sa main. Elle danse avec la colombe.

EMMANUELLE, *riant.* Mais ce n'est pas un port !

ALAIN. Non, je sais... mais en dehors de la mer, c'est un coin de terre qui m'attire.

Emmanuelle valse avec sa colombe.

EMMANUELLE. Vous avez bien raison ! Il faudra y aller.

chambre de Fany

Fany lace ses bottines et ajuste son costume de promenade. (*Bruit de cloche se continuant. On frappe à la porte.*)

Amélie entre. Elle va à la glace et place ses cheveux.

AMÉLIE. Tu es prête ? ... Parce que... j'ai vraiment trop attendu cette journée... ce dimanche... j'ai cru que la semaine allongeait exprès... et tu vois, l'idée est venue de lui ! (*Elle sourit.*) Aller très, très loin sur la grève... C'est drôle... Monsieur Boule avait tellement envie de montrer sa réserve de canards à Monsieur Carnal qu'il n'a même pas pensé à me faire faire l'inventaire...

MONSIEUR BOULE, *en off.* Je voudrais bien savoir qui a rangé la lampe bleue.

Fany écoute en continuant sa toilette.

AMÉLIE ... Fany !... C'est mon fiancé, n'est-ce pas ?

(SUITE DU TEXTE PAGE 27.)

VIRIDIANA
de Luis Bunuel

LE FILM

Viridiana est le premier grand film espagnol de Luis Bunuel. A l'exception de « Terre sans pain », réalisé il y aura bientôt trente ans, Bunuel n'avait pas fait de cinéma dans son pays depuis 1937.

En dépit de l'universalité de son œuvre, en dépit des avatars en tous genres qui ont marqué sa vie errante d'exilé, on ôterait une grande partie de sa valeur et de son contenu à cette œuvre, si on voulait la dépouiller de son caractère farouchement espagnol.

De la difficulté de vivre, de cette révolte qui bat dans le cœur de chaque Espagnol, est né le cinéma de Bunuel, de l'exaltant « Age d'Or » au serein et terrible « Nazarin ». Sa force, son immense brio y ont leurs racines profondes. Et ses préoccupations d'ordre religieux ou sexuel ne peuvent s'expliquer entièrement si on ne tient pas compte de la façon dont ces problèmes se posent en Espagne.

C'est pourquoi *Viridiana*, le premier film « bunuélien » entièrement tourné en Espagne, prend une telle importance, un aspect d'œuvre qui marque le retour à quelque chose qu'on n'a jamais abandonnée. Et même si *Viridiana* avait été tourné ailleurs qu'en Espagne, il resterait le film le plus « espagnol » de toute l'œuvre de Bunuel.

LE SYNOPSIS

Don Jaime, vieil hidalgo espagnol, vit retiré dans une ferme laissée à l'abandon depuis la mort de son épouse, survenue il y a trente ans, la nuit même de leur mariage. Un jour, il y reçoit la visite de sa nièce Viridiana, novice au couvent, qui ressemble d'une façon extraordinaire à sa femme. Viridiana vient faire ses adieux à son oncle, avant de prendre définitivement le voile. Devant une telle ressemblance, Don Jaime tombe amoureux fou de Viridiana, mais ni ses prières ni ses demandes en mariage ne réussissent à convaincre la jeune fille de rester à ses côtés.

Un soir, le dernier avant son départ, Viridiana, sur l'insistance de son oncle, passe la robe de mariée et les atours de sa tante. C'est alors que, avec la complicité de Ramona, la servante, Don Jaime verse une drogue dans le café de sa nièce, et il essaie de la posséder. Le lendemain, il avoue à Viridiana ce qui s'est passé, et celle-ci part, horrifiée. Quand elle va prendre l'autobus qui la conduira au couvent, elle apprend que son oncle s'est pendu.

Viridiana quitte le couvent pour s'installer à la ferme dont elle est devenue l'héritière avec Jorge, l'enfant naturel de Don Jaime. Mais bientôt les différends éclatent entre les deux jeunes gens. Jorge voudrait expulser les mendiants que Viridiana a recueillis et installés à la ferme. Viridiana au contraire veut mener une vie d'ermite, toute consacrée au bien. Leurs rapports se font de plus en plus tendus, étranges, voire même équivoques.

Un jour, Viridiana et Jorge doivent aller en ville. Les mendiants, croyant qu'ils ne rentreront que le lendemain, prennent d'assaut la maison. Ils mangent, boivent, dansent, font l'amour... Le retour prématuré de Viridiana et de Jorge provoque la fuite des mendiants.

La paix revient au domaine, définitivement débarrassé de ses hôtes malfaisants. Ramona est devenue la maîtresse de Jorge. Viridiana essaie, en vain, de recommencer sa vie de sacrifices et de prières. Un soir, elle va dans la chambre de Jorge, timide et troublée, prête à se donner à lui. Ramona veut s'en aller et les laisser seuls. Mais Jorge l'en empêche. Il invite Viridiana à s'asseoir avec eux. et reprendre la partie de cartes interrompue par son arrivée...

L'ŒUVRE DE LUIS BUNUEL

1926 : MAUPRAT (*Assistant-Réal. de Jean Epstein, France*) ; 1928 : UN CHIEN ANDALOU (*Réal. France*) ; 1930 : L'AGE D'OR (*Réal. France*) ; 1932 : TERRE SANS PAIN (*Réal. Espagne*) ; 1935 : DON QUINTIN EL AMARGAO (*prod. Espagne*) ; 1935 : LA HIJA DE JUAN SIMON (*Prod. Espagne*) ; 1936 : QUIEN ME QUIERE A MI ? (*Prod. Espagne*) ; 1936 : SENTINELLA ALERTA (*Prod. Espagne - film réalisé par Jean Grémillon*) ; 1947 : GRAN CASINO (*Réal. Mexique*) ; 1949 : EL GRAN CALAVERA (*Réal. Mexique*) ; 1949 : LOS OLVIDADOS (*Réal. Mexique*) ; 1951 : LA HIJA DEL ENGANO (*Réal. Mexique*) ; 1951 : SUSANA (*Réal. Mexique*) ; 1952 : LA MONTÉE AU CIEL (*Réal. Mexique*) ; 1952 : LA BRUTE (*Réal. Mexique*) ; 1953 : ROBINSON CRUSOÉ (*Réal. Mexique*) ; 1953 : EL (*Réal. Mexique*) ; 1953 : LES HAUTS DE HURLEVENT (*Réal. Mexique*) ; 1954 : LA ILUSION VIAJA EN TRANVIA (*Réal. Mexique*) ; 1955 : EL RIO Y LA MUERTE (*Réal. Mexique*) ; 1955 : LA VIE CRIMINELLE DE ARCHIBALD DE LA CRUZ (*Réal. Mexique*) ; 1955 : CELA S'APPELLE L'AURORE (*Réal. France*) ; 1957 : LA MORT EN CE JARDIN (*Réal. France*) ; 1957 : NAZARIN : (*Réal. Mexique*) ; 1959 : LA FIÈVRE MONTE A EL PAO (*Réal. Mexique*) ; 1960 : LA JEUNE FILLE (*Réal. Mexique*) ; 1961 : VIRIDIANA (*Réal. Espagne*).

FICHE TECHNIQUE

Auteurs	LUIS BUNUEL JULIO ALEJANDRO
Réalisateur	LUIS BUNUEL
Images	JOSE F. AGUAYO
Décors	FRANCISCO CANET
Montage	PEDRO DEL REY
Producteur délégué	R. MUNOZ-SUAY
Directeur de production	GUSTAVO QUINTANA
Production	UNINCI S. A.
Producteur associé	FILMS 59
Studios	C. E. A. MADRID
Distribution	URSULINES-DISTRIBUTION (Paris)
Interprétation	
Jorge	FRANCISCO RABAL
Viridiana	SILVIA PINAL
Don Jaime	FERNANDO REY
Ramona	MARGARITA LOZANO
Lucia	VICTORIA ZINNY
Rita	TERESA RABAL

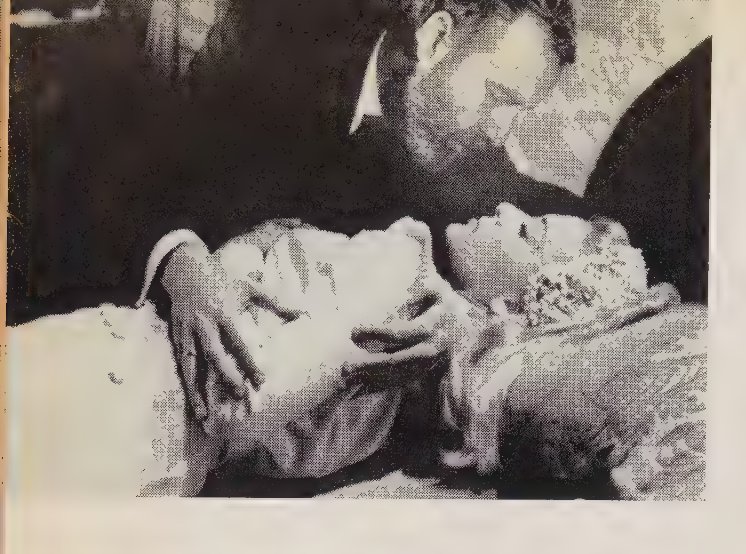
les mendiants : JOSE CALVO, JOAQUIN ROA, LUIS HEREDIA, JOSE MANUEL MARTIN, LOLA GAOS, JUAN GARDIA TIENDA, MARUJA ISBERT, JOAQUIN MAYOL, PALMIRA GUERRA, SERGIO MENDIZABAL, MILAGROS TOMAS, ALICIA JORGE BARRIGA

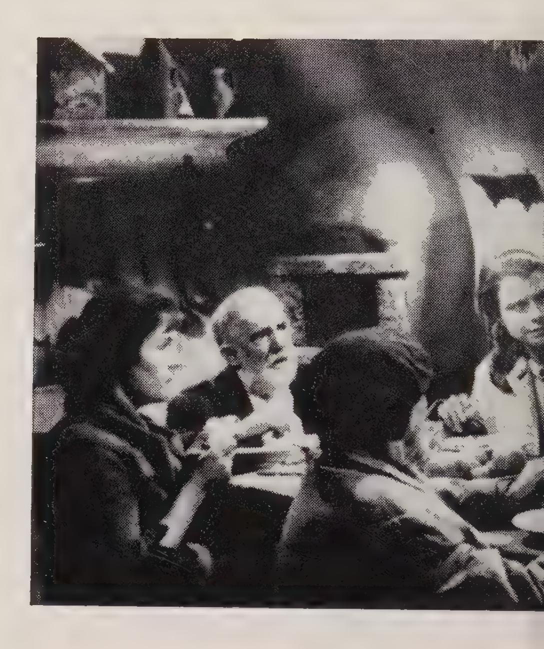
ARRIVÉE DE LA NOVICE CHEZ DON JAIME

VIRIDIANA

Supplément-photo

ÉVOCATION PAR LA NIÈCE DU MARIAGE DE LA TANTE







RÉVÉLATION PAR DON JAIME
DU SECRET DE LA NUIT



JOIE CHEZ LES VIEUX : « ALORS, IL PARAIT QU'ON SERA PAYÉ POUR HABITER CHEZ ELLE »

ÉTONNEMENT DE JORGE ET DE LUCIA DEVANT LES « CHARITÉS » DE VIRIDIANA. A L'ARRIÈRE-PLAN, RAMONA, LA SERVANTE



INSTALLATION DES GUEUX AU CHATEAU



PERFIDIE A L'ÉGARD DU LÉPREUX : « A L'ÉGLISE, IL TREMPE SON BRAS DANS LE BÉNITIER ET IL DIT : QU'ELLES L'ATTRAPENT, LES FEMELLES ! »

C È N E   D E S   G U E U X

VIRIDIANA

Fin du supplément-photo

FOLIE, SADISME ET VOILE DE MARIÉE

(SUITE DU TEXTE DE LA PAGE 21.)

FANY. Oui.

AMÉLIE. Il t'en a parlé, à toi ?

Amélie ne tient pas en place, va et vient dans la pièce, s'assied, se relève.

FANY. Il ne me parle jamais, à moi !

AMÉLIE, *continuant ses pensées.* Il n'a rien dit non plus à Monsieur Boule... Mais Monsieur Boule doit se douter de quelque chose... puisqu'il lui a permis de louer un âne. (*Elle imite M. Boule.*) Un âne pour quatre..., cela fait le quart d'un âne par personne... D'autant plus que vous emmènerez sûrement du pain, du beurre et du fromage.

Elle se lève et montre un panier au fond duquel, entre autres, il y a une bouteille de cidre.

AMÉLIE. Tu vois !

Fany, face à la fenêtre depuis un grand temps, ne dit rien et ne bouge plus.

AMÉLIE. Regarde.

Amélie s'approche d'elle.

AMÉLIE. Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce que tu regardes ?

Vues de la fenêtre de Fany deux silhouettes, au loin, sur des ânes s'éloignent...

AMÉLIE. ...Ce sont des promeneurs ! Fany !... Ce sont eux !... Oh ! Que c'est mal !

Plan des silhouettes qui s'éloignent.
Amélie tambourine de ses poings la vitre qui cède.
Fany a attrapé le poignet blessé d'Amélie.

FANY. Calme-toi, Amélie ! Voyons. Tu t'es fait du mal.

Amélie en pleurs se jette dans les bras de Fany, qui la berce dans ses bras.

FANY. Je n'aime pas Mademoiselle Carnal... Amélie... petite Amélie... ne pleure pas... Nous irons quand même sur la grève...

Gros plan d'Amélie.

AMÉLIE, *répète dans ses larmes.* Nous irons quand même sur la grève...

FANY. Très loin...

AMÉLIE. Très loin ?... Les rejoindre ?

FANY. Non... pas les rejoindre...

(*Enchaîné sur la grève : plan très éloigné d'Emmanuelle et d'Alain.*)

le Mont - sur la grève
jour

Alain et Emmanuelle (elle, à califourchon sur l'âne), se promènent sur la grève. Alain qui précède se retourne.

ALAIN. Si vous ne souriez pas tout de suite, je vous laisse dans les sables mouvants !... Vous avez peur, hein ?...

EMMANUELLE. Si nous nous arrêtions là ?

ALAIN. Déjà.

EMMANUELLE. On ne va pas attendre de voir un arbre !...

Alain s'approche, prend dans ses bras Emmanuelle et la fait descendre de l'âne. Elle s'assoit sur le sable, ou plus précisément sur la pèlerine qu'a étalée Alain. Elle lui indique une place libre proche d'elle.

EMMANUELLE ... Je vous effraie ?...

L'expression d'Alain change. Il se retourne et s'allonge sur le sable.

ALAIN. Non... ce n'est pas cela...

EMMANUELLE, *souriant.* Quoi alors ?

Alain se retourne tout d'un coup.

ALAIN. C'est drôle que vous soyez là...

Emmanuelle se dresse et mime trois pas de danse sur sa pèlerine, comme si elle était sur une scène dont Alain serait le seul spectateur.

EMMANUELLE. La vie du cirque, mon cher !..

Alain, hardi, lui saisit la main au passage.

ALAIN. Le cirque ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?... Il ne viendra jamais...

Il tire sur sa main pour la forcer à s'asseoir sur le sable.

EMMANUELLE. Oh ! si ! Hélas ! (*Soudain mélancolique.*) Tous les jours, il faudra repartir, s'arracher...

ALAIN. Vous n'aimez pas cette vie ?

EMMANUELLE, *en gros plan.* C'est ma vie.

ALAIN, *en gros plan.* Vous aimeriez vivre ici, avec les marées qui vous isolent du monde tout à coup, et vous enferment ?...

Maintenant allongés sur le sable, Alain, très doucement, entrouve la main d'Emmanuelle.

ALAIN. Qu'est-ce que c'est ?...

EMMANUELLE. Quoi ?

ALAIN. Cette petite boule que vous tournez dans votre main, tout le temps.

EMMANUELLE. Du jade...

ALAIN. Du vrai ?

Il prend sa main, l'approchant de ses lèvres comme pour regarder de plus près la petite boule.
Emmanuelle offre.

EMMANUELLE, *avec une voix soudain retenue.* Du vrai jade, de la vraie Chine...

La boule est près du bout des doigts d'Emmanuelle. Alain se penche et embrasse le creux de sa main. Emmanuelle retire sa main.
Emmanuelle s'agite à nouveau. Alain se laisse tomber sur le sable près d'elle, alors qu'elle-même se relève pour retirer sa capeline. Puis elle se rallonge, ils s'embrassent, roulent l'un sur l'autre.
Un temps...

ALAIN. Emmanuelle !...

EMMANUELLE. J'ai très faim (*ph. 10.*)

Alain s'éloigne vers une mare (parc à huîtres), puis revient, apportant un coquillage.

ALAIN. Tenez !...

Il ouvre, avec son couteau, des coques qu'elle dévore.

EMMANUELLE. Il n'y a jamais de perles dedans ?

ALAIN. Jamais !

Il lui prend la main comme pour l'aider à détacher les coquillages.

ALAIN. ... Pas toujours... Quelquefois...

Gros plan du visage d'Emmanuelle. Alain la prend dans ses bras et l'embrasse.
L'ombre d'un nuage se déplace sur les nappes d'eau.

boutique de M. Boule - soir

Alain et Emmanuelle entrent dans la boutique. Le tintinnabulum résonne. Emmanuelle est très gaie.

CARNAL. Apparition..., disparition... et dégustation.

Alain, pour voir les yeux d'Emmanuelle, se hisse et s'assied sur un comptoir.
Fany entre dans le champ, passe devant son frère qui, pour la première fois, ne baisse pas les yeux devant elle.

FANY. Amélie est dans la réserve. Elle fait son inventaire.

EMMANUELLE. Et vous restez dans la boutique ?... Un dimanche... !

FANY. J'aime cet endroit... (*Réagissant.*) et puis... (*Elle va parler de la promenade manquée, mais elle s'arrête.*)

Alain heurte de ses pieds le comptoir en se balançant, et dit d'une voix forte qu'on ne lui connaît pas.

ALAIN, *d'une voix forte.* Et puis ?

Fany marche pour tromper son anxiété.

FANY. Et puis, je m'attache à cet endroit... Tout y est si pareil... A trois heures, je vois le bedeau qui monte...

(*Rires d'Emmanuelle, sa voix traîne.*)
Emmanuelle secoue ses cheveux pour que le sable tombe sur ses épaules.

EMMANUELLE, *faussement innocente.* J'ai du sable partout... Mais nous sommes dimanche !... Je m'étais promis d'arranger mon costume. Fany... vous savez où sont nos malles ?

FANY. Au grenier.

EMMANUELLE. Peut-on y aller ?... Accompagnez-moi. (*Avec un sourire.*) Alain nous attendra ici.

intérieur grenier

Emmanuelle ouvre des malles, froisse des robes, cherche son costume.

EMMANUELLE. Oui... la Toison d'or... Vous verrez, il est superbe !... Je le passe, et vous me mettrez des épingles... Je le porte dans le tableau vivant de la Lune et du Soleil...

Fany veut parler, mais lentement se laisse séduire par la futilité d'Emmanuelle.

EMMANUELLE, *riant.* ...Je préfère faire la Lune, c'est un beaucoup plus joli rôle...

Emmanuelle sort en collant, pose des roses sur sa tête, attrape au passage une echarpe de tulle pailleté...

EMMANUELLE. ... Quand la lumière s'allume, un cheval bai me dépose au centre de la piste... J'apparais dans mon maillot d'argent.

Elle mime toute sa conversation et se tourne vers Fany.

EMMANUELLE. ...On n'entend pas un bruit.

FANY, *off.* Ça, je veux bien vous croire.

EMMANUELLE. Je vous assure qu'avec la lumière c'est étonnant. Eh bien, un jour, à Rome... après la première représentation... on a voulu m'empêcher de recommencer. On trouvait ça indécent... (*ph. 11*).

FANY. Ah !...

Fany se prend à sourire.
Emmanuelle continue son numéro.

EMMANUELLE. ... C'est quand même incroyable... vu que tous les jardins italiens sont pleins de gens tout nus... non ?

FANY, *qui rit.* Oui.

Fany vient vers Emmanuelle.

FANY. Emmanuelle..., cela vous amuse de jouer la comédie ?

EMMANUELLE. Oui.

Emmanuelle met sa Toison d'or.

FANY. ... Pas celle-là... l'autre.

Emmanuelle, soudain sérieuse, s'assied.

EMMANUELLE. Que voulez-vous dire ?...

Elle ramène ses jambes sous elle.

EMMANUELLE, *reprenant.* Oui, Fany. ... C'est tentant. Comprenez-moi !... Faire jouer la comédie..., faire agir les êtres selon sa volonté.

FANY. Il ne faut pas faire souffrir Amélie...

Emmanuelle, un peu surprise par la réflexion mais masquant le réflexe de celle-ci, se retourne vers la caméra qui s'avance vers elle. Elle laisse glisser la Toison d'or sur son visage, en l'ôtant...

EMMANUELLE. Je partirai...

salle à manger de M. Boule jour

M. Carnal, assis, écoute Alain qui tourne autour de la table.

ALAIN. Dans le port, il y a un trois-mâts... Il est arrivé gorgé de café, de sucre et d'épices...

MONSIEUR CARNAL. D'où vient-il ?

ALAIN. Des Iles...

Durant cette conversation, nous remarquons Emmanuelle et Fany descendre du grenier.

EMMANUELLE. Quelles îles ?

ALAIN, *en gros plan.* Après son déchargement, il repartira.

Inquiète, Fany achève de descendre.

FANY, *off.* Repartir... Si Alain proposait à Emmanuelle de le suivre, accepterait-elle ?

MONSIEUR BOULE. Allons donc !...

EMMANUELLE, *off.* Cette idée folle me hante..., partir !

couloir maison de M. Boule jour

Près du passage qui mène au jardin, Alain croise Emmanuelle. Il la prend par les épaules.

ALAIN. Qu'y a-t-il ?... Pars avec moi !

Alain s'approche d'Emmanuelle pour se serrer contre elle, qui le repousse, le dépasse et s'échappe en courant dans l'escalier.

Elle rit. (On entend ses petits talons qui frappent les marches.)

On avance pour rester en très gros plan sur Alain assombri.

Son visage se ferme, devient dur. Il prend une décision et avance vers la boutique, traverse le complexe et arrive sur le seuil de l'arrière-boutique.

la boutique de M. Boule - jour

Plan général de la boutique. M. Boule compte.

MONSIEUR BOULE, *off.* Prends note des références du coton mercerisé.

Fany, assise à la place d'Amélie à la caisse, pressent que quelque chose de grave va arriver.

Amélie entre dans le champ et cesse de tailler un crayon.

Alain avance dans la boutique devant les deux femmes et s'arrête devant M. Boule.

ALAIN, *en gros plan.* Père, je ne veux plus partir... (*Il a du mal à sortir ses paroles de lui.*) je prendrai votre succession à la bonneterie...

M. Boule ravi sourit comme s'il avait longtemps guetté cette phrase.

ALAIN. ... Et si vous le permettez, j'épouserai ma cousine Amélie.

Amélie lâche son crayon, très surprise... et se jette dans les bras de Fany consternée.

Soudain, le rire d'Emmanuelle perce le silence, trop fort, trop haut, trop gai.

Gros plan de la main d'Amélie qui tremble sur la main de Fany.

Amélie s'élance vers Alain pour s'arrêter à un mètre de lui. Il baisse les yeux.

Au moment où Amélie va se jeter dans les bras de son cousin, M. Boule entre dans le champ, les sépare, leur prend à chacun la main, visiblement ému.

MONSIEUR BOULE. C'est bien..., c'est bien ça ! Ça devait finir comme ça... Il faut annoncer la nouvelle aux Carnal... ce ne sont plus des étrangers... Ça fait deux mois qu'ils partagent notre vie.

... Il les entraîne vers l'arrière-boutique.

Ils passent devant Fany, absente, et gagnent l'arrière-boutique.

MONSIEUR BOULE. Nous allons organiser une petite fête.

le salon de M. Boule - soir

Carnal débouche une bouteille de champagne et tourne autour de la table pour servir tout le monde. Il sert chacun (Amélie, Fany, M. Boule, Emmanuelle) et...

CARNAL. Le fiancé... Ah !... Meli... melo... (*Un temps.*) Et voilà. Le papa... Et à toi...

EMMANUELLE. Merci ! (*Un temps.*) A Amélie.

Elle lève sa coupe. Son père en fait autant.

CARNAL. A Amélie !

La caméra découvre M. Boule radieux, Amélie qui ne comprend pas son bonheur et Alain, renfrogné, qui machinalement trinque avec sa fiancée. Il est le seul qui n'est pas de la fête... Fany le comprend malgré quelques efforts naïfs.

Lorsque les deux verres des fiancés se choquent, le bruit semble très différent, presque fêlé... (ph. 12).

FANY, *très bas.* A Mélie !...

Carnal, surexcité, se lève et hurle gaiement.

CARNAL. A Amélie et à Alain.

Il rit grassement. Tout le monde rit et boit. Le plan se termine sur Carnal buvant gloutonnement.

couloir appartement Boule et chambre Amélie

Fany, de dos, chantonnant la marche nuptiale, se dirige vers sa chambre. Dans le couloir, elle s'arrête subitement à l'écoute du chant d'Emmanuelle (le même) et regarde par la porte entr'ouverte de la chambre d'Amélie.

Elle voit Emmanuelle vêtue de la robe de mariée d'Amélie se mirant dans la glace.

FANY, *off.* Quel jeu joue-t-elle ? Elle m'avait promis de repartir (ph. 13).

Emmanuelle, sans se rendre compte qu'elle est observée, toujours en chantonnant, joue le jeu du mariage et s'agenouille, croisant les mains.

EMMANUELLE. Le mariage...

Fondu sur son visage ébloui.

boutique de M. Boule intérieur

Un volet de vitrine se détache et des mains qui le saisissent le rangent dans la boutique, découvrant Fany. Alain entre par la porte du fond.

ALAIN. Amélie n'est pas là ?

FANY. Non... Elle se promène. Je garde la boutique.

Alain va vers la porte, se retourne. Il est plus soigné. Il essaie péniblement de s'intéresser au décor qui l'entoure.

Alain revient vers la caisse, tourne autour, et tombe asssis comme s'il ne pouvait faire autrement.

FANY. Tu ne t'occupes pas de tes colombes... Je leur ai donné de l'eau ce matin.

ALAIN, *off.* Je hais cette boutique, ces murs, ... ces comptoirs... ces boutons.

FANY. Je crois qu'il faudrait les rentrer maintenant, la saison est avancée, il fait frais...

(Evocation de la chanson d'Emmanuelle jouée sur un piano mécanique.)

Visiblement, il n'écoute pas sa sœur.

FANY. Tu m'entends ?

ALAIN. Oui...

Fany, avec un petit plumeau, époussette la vitrine.

FANY. Tiens ! Voilà Amélie !

Alain se lève et sort alors qu'Amélie s'encadre dans la porte. Elle tient dans sa main quelque chose de caché.

AMÉLIE. Tu es seule ?

Fany se retourne et ne voit rien.

FANY. Mais... (*Alain a disparu.*) ...Oui.

Amélie longe le comptoir, étonnée par l'aspect de Fany... et rieuse ouvre ses mains d'où s'échappent des coquillages.

AMÉLIE. Regarde, c'est pour toi, Fany !

Fany les roule sur le comptoir, puis va vers sa cousine et lui caresse les cheveux.

FANY. Ma petite fille...

Comme Amélie remarque le visage bouleversé de Fany, elle s'écarte.

AMÉLIE. Comme te voilà triste ! Tu n'es pas heureuse ?

FANY. Et toi, Mélie... tu l'es ?

Amélie baisse les yeux et reprend lentement sa marche dans la boutique.

FANY. Tu es heureuse de te marier ?

AMÉLIE. Je ne sais pas. Je ne sais plus...

FANY. Tu aimes toujours Alain ?

Amélie s'arrête et se retourne dans un brusque élan.

AMÉLIE. Tu le sais bien !...

Fany s'avance, se plante devant Amélie, lui prend les poignets comme pour que sa pensée soit plus forte.

FANY. Alors, pourquoi agis-tu selon le désir d'Emmanuelle ?

AMÉLIE. Ce doit être ainsi.

Elle dégage ses poignets dont l'un (gros plan) blessé à la vitre de la chambre de Fany.

AMÉLIE. ... Pourquoi veux-tu me faire du mal ?

Elle tourne les talons et s'en va en courant vers l'arrière-boutique.

FANY, *pour elle-même.* Du mal !

... Puis Fany revient vers les coquillages avec lesquels elle joue.

FONDU ENCHAINÉ

nuit - vue du Mont

On voit la digue avec des gens munis de torches qui viennent vers le mont. (Musique.)

EMMANUELLE, *off.* Dépêchons-nous, je ne veux rien rater.

Des gens avec leurs torches passent devant le Mont.

ALAIN, *off.* Vous savez que c'est un orchestre du pays.

La silhouette du Mont se découpe sur le ciel.

AMÉLIE, *off.* Mais si Monsieur Boule nous voit aller au bal ? C'est une folie !

Vue sur un escalier des remparts avec Amélie et Fany qui suivent Alain et Emmanuelle. Ils rient et se bousculent... Ils vont au bal.

LES AUTRES. Mais non, il n'en saura rien.

D'une fenêtre deux sèches Bretonnes viennent regarder qui passe dans la venelle si tard, et se retirent comme si elles avaient vu le diable.

extérieur - le Mont bal

Nous sommes au bal, avec guirlandes, lanternes vénitiennes, filets de pêcheurs tendus, et, sur une petite estrade, un orchestre de village qui égrène un air folklorique.

Tout à coup, Emmanuelle entraîne Alain danser, mais celui-ci, très gauche, ne sait pas... Haussant les épaules dédaigneusement, elle l'abandonne et va danser avec un paysan (ph. 14).

Plan sur Alain seul, plus seul que jamais..., puis on revient vers Amélie.

FANY. Mélie..., tu ne viens pas t'amuser ?

Gros plan d'Amélie dans les yeux de laquelle brillent deux larmes.

AMÉLIE. Ça ne m'amuse pas. D'ailleurs, je ne sais pas danser. (*Un temps.*) ... Il est en deuil, et on ne danse pas quand on est en deuil.

Fany sourit de la mauvaise foi de sa cousine.

FANY. Tu es sûre que c'est ça ?

Amélie entre dans le champ, riant à moitié.

AMÉLIE. Non !... Mais regarde... qui est-ce ?

En effet, comme la danse se termine et que les couples se séparent, tout à coup un jeune homme s'approche d'Emmanuelle, lui sourit comme à une vieille connaissance et se précipite dans ses bras. Ils s'embrassent.

FANY. Oh !... des comédiens... Le cirque de Monsieur Carnal a dû arriver.

Une farandole s'est formée qu'Emmanuelle, dans sa robe blanche, mène gaiement, prêtant toute son attention au jeune homme qui la suit.

AMÉLIE. Alain a dû partir...

Tout en dansant, Emmanuelle et son cavalier bavardent joyeusement.

EMMANUELLE. Et la girafe ?

L'ÉTRANGER (*Michel Drach*). Elle est morte. On l'a vendue au boucher... Tu as l'air d'une langouste pour deux personnes.

La farandole se disperse. Les couples se reforment. Amélie, qui a vu la scène, est toujours auprès de Fany.

AMÉLIE, *tout à coup.* Je rentre.

Elle prend la main de Fany et l'entraîne dans la nuit.

FANY. Déjà ?

Le rire d'Emmanuelle résonne tout près : on la voit s'éloigner en courant, suivie de l'inconnu.

AMÉLIE. Viens...

boutique de M. Boule - nuit

Sans allumer les lumières, Amélie et Fany traversent la boutique en silence.

Quand elles arrivent dans la salle à manger, debout près de la table... Alain, le visage décomposé, les regarde.

ALAIN. Vous n'avez pas vu Emmanuelle ?

Sans répondre, Amélie va vers l'escalier et monte. Fany n'a pas le temps de répondre qu'Alain s'est précipité dehors. Désœuvrée, elle tourne autour de la table, puis tombe assise devant le feu et ôte ses bijoux.

FONDU AU NOIR

Le feu s'est éteint, il fait jour. Fany, que berce encore le sommeil, est brusquement secouée.

VOIX. Fany ! Fany !...

C'est Emmanuelle, dans son costume de voyage. Elle s'assied près de la table.

EMMANUELLE. ... Je pars pour toujours, loin de tout... loin d'ici.

Fany se redresse sans comprendre. Emmanuelle continue, bouleversée.

EMMANUELLE. Fany, c'est à vous que je dirai adieu, à vous seule... Accompagnez-moi jusqu'au bout de la venelle.

Elle s'est levée, imitée par Fany.

FANY. Mais votre père ?...

Emmanuelle s'arrête et s'accoude à la porte qu'elle hésite à ouvrir.

EMMANUELLE Il est déjà parti hier. Je le rejoindrai plus tard...

Elle ouvre maintenant la porte qui donne sur le matin.

EMMANUELLE. ...Peut-être...

FANY. Peut-être ?... Pourquoi peut-être ?...

extérieur - rue du Mont

Fany passe et, frileusement, se serre dans son châle.

Elle est un peu ridicule dans sa robe de bal, et elle commence à descendre la venelle, sans comprendre... Tout à coup, elle s'arrête.

FANY. ... Vous ne regardez pas la maison une dernière fois ?

EMMANUELLE, *en gros plan.* La maison..., pourquoi ?

Fany entre dans le champ.

FANY. Pour se souvenir...

EMMANUELLE. Pour se souvenir ?...

Emmanuelle a un sourire grave. Elle est très différente et a perdu sa gaieté.

Toutes les deux descendent. Fany frissonne. Emmanuelle court au loin. L'étranger l'attendait et ils s'enfuient en riant.

jardin de M. Boule

extérieur - matin

Sur un banc, regardant le ciel qui se lève, Alain attend. Fany s'avance vers lui, lui pose doucement la main sur l'épaule.

FANY. Tu ne verras plus Mademoiselle Carnal !...

Alain se lève, très lentement, va jusqu'au bout du jardin et sort du champ.

FONDU AU NOIR

arrière-boutique de M. Boule soir

A table, dans l'arrière-boutique. La servante dessert les assiettes. Celle d'Alain est pleine de soupe. Il a les yeux perdus dans le vague.

MONSIEUR BOULE. J'ai eu des nouvelles de Carnal... San Francisco... Il m'envoie le bonjour..., après trois mois !... Lettre impertinente : il parle de tout, sauf des cent francs qu'il reste me devoir ! (*On entend des bruits de pas.*) ... Que fait Amélie ? Pourquoi ne mange-t-elle pas ?

FANY. Père, elle n'est pas bien.

On entend les pas d'Amélie qui marche au premier étage.

Fany suit des yeux le bruit au plafond.

MONSIEUR BOULE. Si elle n'est pas assez bien pour se mettre à table, qu'elle reste couchée. Pourquoi gigote-t-elle ?

FANY, *à Alain.* Va voir...

Alain ne bouge pas.

Fany se lève et la caméra la suit jusqu'à l'escalier qu'elle monte en courant.

Arrivée dans le couloir, Fany se rend compte que le bruit vient du grenier et elle y monte.

grenier de M. Boule - soir

Amélie a sorti d'un carton sa belle robe de mariée et traîne son voile blanc.

FANY. Que fais-tu ?

AMÉLIE. C'est fini... fini ! Alain ne m'épousera plus.

Fany entre dans le champ et la force à s'asseoir à côté d'elle.

D'une voix calme, terrible, Amélie parle.

AMÉLIE. Alain ne m'aimera jamais... J'ai cru que c'était possible..., mais il ne m'aimera jamais... Il partira en mer... et si loin qu'il soit, son cœur appartient à Emmanuelle. Je ne puis rien contre elle.

FANY. Ecoute, Amélie... Tante Elisa me réclame, elle est seule..., elle ne peut vivre sans ma présence...

Amélie se jette dans les bras de Fany.

AMÉLIE. Tu ne vas pas partir !... Fany ! Ne pars pas !

FANY. Non, non..., je ne partirai plus.... C'est à toi, Amélie, de partir.

Amélie se détache, comme blessée, et va s'appuyer à une poutre.

Fany se rassoit sur la malle.

FANY, *d'une voix sans timbre.* Il oubliera peut-être sa façon de rire..., il oubliera peut-être la couleur de ses yeux..., ce qui est grave..., pour lui, Emmanuelle, c'est l'aventure... et si tu restes ici...

AMÉLIE. Ici ?... Mais il ne me voit plus. Quand il pose son regard sur moi, il a l'air de me reprocher de ne pas être elle... et tu voudrais que je parte !

Fany s'est levée et s'approche d'Amélie. (Gros plan d'Amélie.)

FANY, *off.* Amélie, tu sais comme je t'aime. Il faut que tu partes.

La caméra découvre Fany.

FANY. Il te faut tout apprendre. Tante Elisa t'aimera comme je t'aime... Elle te fera connaître de merveilleux pays. A ton retour tu seras transformée et alors... peut-être...

AMÉLIE. Je ne veux pas partir ! Je ne veux pas perdre Alain !... Je ne veux pas.

FANY. C'est ta chance, Amélie, tu dois la tenter... Je t'attendrai. Il te faut partir demain... Si tu réfléchis, tu n'en auras plus la force.

Fany prend la main d'Amélie, qui, hébétée, se laisse guider.

FANY. Descendons, maintenant.

Dans le couloir, comme elles débouchent de l'échelle, M. Boule est là, une lampe à la main.

MONSIEUR BOULE. Puisque tu es debout, je te rappelle que tu dois aller chercher de la marchandise à l'entrepôt.

AMÉLIE. ... Oui, mon oncle, demain.

M. Boule s'éloigne en grognant et ferme la porte.

chambre d'Emmanuelle - soir

Fany va rentrer dans sa chambre. Amélie lui touche le bras et lui montre la chambre d'Emmanuelle dont la porte entrouverte laisse passer un trait de lumière. Amélie amorce un pas et bien que Fany veuille la retenir, elle entre, s'approche du lit en retenant son souffle.

Sur le lit d'Emmanuelle, Alain rêve, les yeux au plafond, sa tête reposant sur ses bras croisés.

AMÉLIE. Tu m'as fait peur.

Alain découvre son visage et la regarde.

AMÉLIE. Alain, écoute-moi... Je n'aurais rien voulu te dire, mais tu es si malheureux ...Il ne faut pas.

Elle s'assied sur le bord du lit.

AMÉLIE. Je suis là..., moi. ... Nous aurions été très heureux. Souviens-toi des Marie-Angélique... Essaie de l'oublier, elle...

Le visage d'Alain est bouleversé, mais il ne peut rien dire. On suit sa main qui s'approche d'Amélie comme pour la rassurer... et qui retombe sans l'avoir touchée.

AMÉLIE. Dis-moi quelque chose... N'importe quoi... !

Mais elle ne peut pas le voir souffrir, souffrir comme elle. Elle se lève, renonce et sort (ph. 15).

chambre de Fany - soir

Amélie entre timidement.

AMÉLIE. Fany... Maintenant je sais que tu as raison... Je partirai demain.

Amélie s'étend tandis que Fany, en prenant bien soin de ne pas faire grincer son armoire, sort son sac de voyage.

AMÉLIE. Fany... crois-tu que ce soit vraiment nécessaire ?

FANY, *off.* Tu sais bien.

Fany remplit le sac.

AMÉLIE. Et toi ?... Oh ! je ne suis pas bien...

FANY. Moi ? C'est sans importance... Cette petite île cerclée de mer, de sable et d'eau morte m'a fait prisonnière. Je ne repartirai sans doute jamais plus.

Rueil - intérieur jour

La main de Pierre entre dans le champ et se pose sur le front d'Amélie, allongée, le visage très marqué. (Gros plan.)

AMÉLIE. Parlez-moi... Ce sera notre dernière soirée. Où serai-je à ton retour ?...

Amélie lui prend la main et l'embrasse.

AMÉLIE. Je ne t'espérais plus... Alain...

PIERRE. Amélie... Amélie... C'est moi, Pierre.

AMÉLIE, *dans un souffle.* Alain.

Pierre s'écarte légèrement.

AMÉLIE, *murmurant.* Alain !... J'ai mal (ph. 16).

Elle halète. La servante s'approche. Pierre, debout, regarde le feu. Une bûche roule. (Crépitement de la bûche.)

AMÉLIE, *suppliant.* ...Alain !...

Tout à coup elle se dresse sur le lit et se jette dans les bras de Pierre qui s'était rapproché précipitamment.

AMÉLIE. Alain... Ah !... J'ai mal.

Sa tête tombe doucement à la renverse, ses mains quittent l'épaule de Pierre qui la dépose, morte, sur le lit et sanglote.

FIN

AMÉLIE OU LE TEMPS D'AIMER ...ET LA PRESSE

La revue de presse du film est encore très incomplète, car, au moment où ce numéro est imprimé, Amélie ou le temps d'aimer *n'a pas encore été présenté au public.*

PIERRE BILLARD :
Le film le plus audacieux de l'année

Michel Drach est timide, sensible, inquiet ; ce qui l'intéresse dans un film ce sont d'abord les personnages, les situations, l'atmosphère. Comme tous les modestes, il cherche la difficulté, comme pour mieux s'éprouver. *Amélie ou le temps d'aimer* est sans doute le film français le plus audacieux de l'année. Entendez par là qu'il prend à rebrousse-poils tous les tics et toutes les modes du cinéma dit « moderne ».

... Michel Drach a bien raison de suivre son instinct et sa sensibilité.

(*Candide.*)

CHARLES FORD :
Film poétique et romantique

Il y a dans ce sujet tout ce qu'il faut pour faire un film poétique et romantique. Michel Drach l'a senti, il n'a malheureusement pas mené tout à fait à bien sa tâche. Les images de son film sont remarquables et il serait injuste de ne pas associer le chef opérateur, Jean Tournier, aux éloges. Le réalisateur a, d'autre part, très bien dirigé ses comédiennes. Clotilde Joano est une révélation, c'est une actrice d'une intelligence qui saute aux yeux ; sans être belle, elle est attachante et mystérieuse à souhait. Marie-José Nat est bien meilleure que d'habitude, elle a des accents dramatiques déchirants. Sophie Daumier joue avec aisance et sans exagération un rôle difficile.

(*Le Bien Public.*)

GILLES BRUNO :
Un grand talent qui se confirme

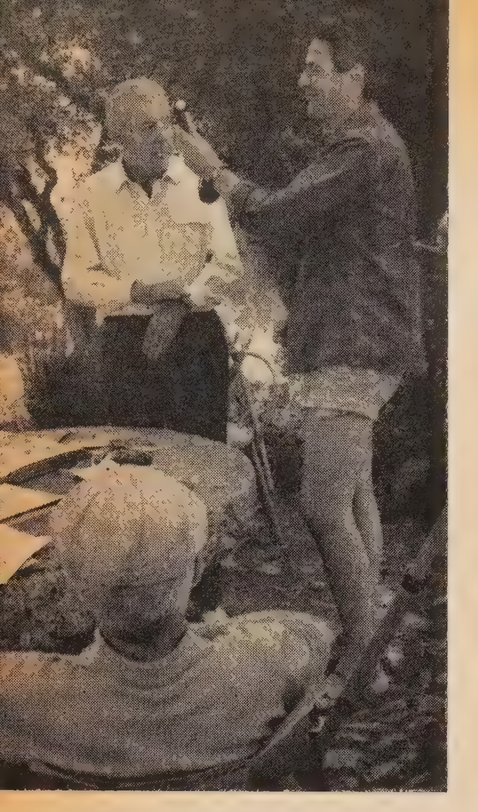
A Berlin, dans l'ombre, restait bêtement en carafe un film plus important, trop romantique (*sic*) pour les Berlinois, mais délicieusement (et volontairement) mélodramatique et d'une langoureuse poésie. C'était *Amélie*, œuvre qui confirme le grand talent de Michel Drach, jeune réalisateur qui, avec raison, recherche la difficulté... pour en triompher.

(*Petit Courrier.*)

MAGGY et PIERRE THONON :
Poignant et vrai

Amélie avait de chauds partisans (*à Berlin*), très admirateurs de la maîtrise avec laquelle le jeune Michel Drach a réussi à rendre palpable une atmosphère de terrible ennui engluant des personnages de la fin du siècle dernier. Le grand thème de la solitude, traité avec un peu de maladresse dans *On n'enterre pas le dimanche*, le premier film de Drach, se retrouve ici, mais exprimé d'une façon cent fois plus poignante, cent fois plus vraie.

(*L'Echo de la Bourse,* Bruxelles.)



L'ÉQUIPE DU FILM DE « PARIS 1960 » : ASSIS, AU PREMIER PLAN, PIERRE PRÉVERT. DEBOUT : JACQUES PRÉVERT ET L'OPÉRATEUR SACHA VIERNY

(Photo Jean Lattes)

paris la belle

Réalisation :	PIERRE PREVERT (avec la collaboration de MARCEL DUHAMEL pour les séquences tournées en 1928)
Dialogues, Chansons et Textes	JACQUES PREVERT
Texte dit par	ARLETTY et JACQUES PREVERT

Parmi tous les visages que la caméra découvre et que nous suivons, il est possible de reconnaître :

1960	
Le facteur	MARCEL DUHAMEL
L'homme	JACQUES PREVERT
Les jeunes filles	CATHERINE et MICHELE PREVERT
1928	GAZELLE BESSIERES MARCEL DUHAMEL MAX MORISSE SIMONE CHAVANCE PIERRE PREVERT JACQUES PREVERT KIKI DE MONTPARNASSE JEANNETTE TANGUY RENEE JACOBI NADIA LEGER L'INCONNUE DE LA PLACE D'ITALIE GRETY
Images :	
en noir et blanc	1928 : GRIGNON, MAN RAY
en couleurs	1959 : SACHA VIERNY
Musique	LOUIS BESSIERES
Chanson interprétée par	XAVIER DEPRAZ
Montage	HENRI COLPI
Métrage	660 mètres
Production	ARGOS FILMS, A. DAUMAN, P. LIFCHITZ.

Ce chef-d'œuvre de l'ancienne vague, réalisé par les Poètes qui ont fait la grandeur du Cinéma français, reçut le Prix spécial du Jury du XIIIe Festival de Cannes, section court-métrage, pour sa probité poétique et l'originalité de sa réalisation, et le Prix Chevalier de la Barre 1960

En 1928, Pierre et Jacques Prévert faisaient alors partie du groupe des « surréalistes ». Piliers des salles obscures, ils fondèrent leur propre Maison de Production. Ce fut Alberto Calvalcanti qui suggéra de faire un court métrage dont le sujet serait le Paris d'alors. Pierre Prévert en donna le thème : suivre de jeunes et jolies femmes dans leurs démarches à travers Paris. En ce temps-là, comme de nos jours, cela intéressait peu le public, qu'importe, c'était une première expérience.

Man Ray, illustre photographe, apporta son concours, puis ce fut Pierre Prévert, seul technicien du groupe (il était alors projectionniste) qui fit le montage du film, resté inexploité. C'est à l'occasion d'une séance au Musée de l'Homme, organisée par la Cinémathèque Française, que le film fut redécouvert.

Jacques Prévert décida d'écrire un commentaire et de faire ajouter une bande musique. Anatole Dauman et Philippe Lifchitz, trouvant que tel quel, le film ferait vieille bande d'actualités d'il y a trente ans, demandèrent que l'on retourne, sur le même thème, quelques séquences, en couleur afin d'accentuer le contraste, sur le Paris 1960, *que l'on incorporerait au premier montage. Et c'est ainsi que voisinent le Paris* 1928 *et le Paris* 1960, *le Paris d'hier... et d'aujourd'hui, le Paris de toujours, Paris La Belle.*

Je ne peux m'empêcher de rapporter une boutade que fit Pierre Prévert durant un entretien : « Je suis peut-être le réalisateur le plus lent qui ait jamais existé. Il m'a fallu trente ans pour réaliser un court métrage. »

G. L.

Aujourd'hui... sur un plan général d'un village, quelque part dans les Alpes-Maritimes, on découvre en panoramique la route qui serpente.

Le facteur en tournée avance parmi la garrigue... et va porter une lettre à un estivant que l'on ne voit que de dos appuyé à un mur.

UN ESTIVANT. Merci.

LE FACTEUR. Fait chaud !...

UN ESTIVANT. J'trouve pas..., moi.

Puis il repart à travers l'herbe rousse pour arriver à la maison d'un homme... qui s'arrête de jouer avec un chien...

L'HOMME. Monsieur Marcel, je vous salue.

LE FACTEUR. Bonjour.

... pour prendre le paquet que lui tend le facteur.

L'HOMME. Qu'est-ce que vous amenez là ?...

LE FACTEUR. Des imprimés.

L'HOMME. C'est lourd, les imprimés, hein ?...

LE FACTEUR. Oh ! faut pas se plaindre. C'est des livres... Hein ?

L'HOMME. On ne peut rien vous cacher... Tenez... Regardez...

Il l'ouvre devant lui et en sort des romans.

LE FACTEUR. Dites donc, s'il y a des policiers, des crimes, vous m'oublierez pas... Ça distrait.

L'HOMME. D'accord.

Puis tous deux se dirigent vers une table où sont assises deux jeunes filles.

L'homme tend alors des cartes postales au facteur.

LE FACTEUR. Vous avez du courrier à mettre ?...

L'HOMME. Oui... des lettres..., des cartes...

LE FACTEUR. Oh ! les cartes... Moi, j'aime ça. Les lettres, c'est pas intéressant, mais les cartes, les images, ça distrait... C'est Paris, ça ?...

L'une d'elles, que l'on cadre en gros plan, représente la place Vendôme.

Champ contre champ en gros plan de l'homme et du facteur.

L'HOMME. Oui... C'est Paris.

LE FACTEUR. C'est comme ça Paris ?...

Puis l'homme ouvre et feuillette un album d'images. Il s'arrête sur des images de mode anciennes, les costumes d'antan, de la belle époque.

L'HOMME. Oui, c'est comme ça Paris... Enfin bientôt ce sera comme ça quand beaucoup d'essence aura encore « coulé sous les ponts ».

LE FACTEUR. C'était mieux avant ?

L'HOMME. C'était différent..., mais les jolies filles même si c'est pas les mêmes sont toujours aussi belles.

Au milieu, une carte postale de l'île Saint-Louis.

LE FACTEUR. Tiens !... Tiens !... C'est joli ça !

L'HOMME. C'est l'île Saint-Louis.

Et l'homme continue de tourner les pages, jusqu'à une vieille photo de la gare Saint-Lazare.

Hier... Fixe au début, l'image s'anime et c'était la foule sortant de la gare qui se ruait à l'assaut des autobus.

Puis la place de l'Opéra, son avenue, où déjà régnait une intense circulation... de vieilles voitures.

A travers la vitrine d'un magasin de luxe, une élégante admirait... et nous la retrouvions faisant le lèche-vitrine des magasins de haute couture.

Aujourd'hui, de nouveau, l'homme tourne quelques pages...

LE FACTEUR. A Paris ?

L'HOMME. A Paris... oui... Ça aussi c'est Paris... La gare Saint-Lazare en 1928.

LE FACTEUR. 1928..., ça fait un bout de temps...

L'HOMME. Trente ans déjà...

VOIX DE L'HOMME. Le temps passe, les trains partent, reviennent. Les gares les attendent.
C'était encore l'été comme autrefois. Tout avait l'air libre comme l'air, les taxis étaient découverts. A quoi bon s'enfermer pour rouler.

Une photo d'un dandy... d'hier.

Dans la rue de la Paix, vue en plongée, la sortie des mannequins de chez Warth.

Nous les suivions un instant dans leur promenade, le long de la place Vendôme.

Jolies jambes sur les trottoirs...

LE FACTEUR. Oh !... elle me plaît bien, celle-ci... Et lui..., qui c'est ?

L'HOMME. C'est un homme qui se promène rue de la Paix avec de jolies filles..., des mannequins.

VOIX D'ARLETTY. Rue de la Paix..., rue de la « Haute Couture », rue de la Petite-Aiguille-des-Fées, où s'habille et se déshabille « le Grand Monde » dans le monde entier.

... et des jeunes filles d'aujourd'hui refont le même chemin.

Un couple descend d'un fiacre et s'avance vers le magasin, que nous avions vu tout à l'heure... hier.

La beauté de Paris, c'est celle de ses filles, laissant loin derrière elles celle des monuments, et quand elles passent place Vendôme, ces jolies filles, le César romain sur son perchoir de bronze, qui le regarde, qui se soucie de lui ?

Rue de la Paix. Elle n'a pas changé de nom, comme tant d'autres, après les hostilités, on ne pouvait tout de même pas l'appeler rue de la Guerre.

Aujourd'hui... au Quartier Latin, une jeune fille met une pièce dans un Juke-Box.

Le disque se met en place...

Nous la retrouvons descendant les escaliers de la Butte.

Au Marché de la place d'Aligre venant vers nous un bouquet de fleurs dans les bras.

Dans la rue de la Paix, inanimée, elle regarde les vitrines des magasins de luxe.

Puis, elle longe les Tuileries.

CHANSON

(PREMIÈRE PARTIE)

Enfants de la haute ville
Filles des bas quartiers
Le dimanche vous promène dans la rue de la Paix
Le quartier est désert
Les magasins fermés
Mais sous le ciel gris souris
La ville est un peu verte derrière les grilles des [Tuileries

Hier... nous suivions une jeune femme dans la rue, puis deux traversant le passage du Havre.

Un matelot enlaçait une jeune femme...

Et vous dansez sans le savoir
Vous dansez en marchant sur les trottoirs cirés
Et vous lancez la mode
Sans même vous en douter
Un manteau de fou-rire
Sur vos robes imprimées,
Et sur vos robes imprimées sur le velours potelé
De vos corps amoureux
Tout nouveaux tout dorés
Folles enfants de la haute ville
Ravissantes filles des bas quartiers
Modèles impossibles à copier
Cover girls
Colored girls
De la Goutte-d'Or ou de Belleville
De Grenelle ou de Bagnolet

Un groupe nous promenait des usines aux terrains vagues que l'on quittait en un fondu sur l'homme regardant la photo d'une inconnue d'hier.

Place d'Italie, elle s'enfonçait dans une bouche de métro... et la caméra, placée à l'intérieur du wagon de tête, allait vivre un voyage en métro.

Sortait d'un tunnel... traversait un pont aérien... découvrait Paris et le génie de la Bastille...

L'HOMME. Et celle-ci, qu'est-elle devenue qui prenait le métro chaque matin place d'Italie ?...
... Et qui souriait d'un si joli sourire.

VOIX D'ARLETTY. Avant de s'enfoncer dans le noir quotidien elle offrait ce sourire à la lumière du jour...
Et quand le métro ressortait de terre et retrouvait la « nature », le soleil lui rendait sa politesse et frappait doucement à la vitre...
Comme elle ne voulait pas être en reste, elle gardait son sourire pendant tout le parcours..., le sourire de la jeunesse et de l'eau fraîche du matin, le sourire du bonheur rêvé...
... le sourire de la liberté.
Comme d'autres, dans le faubourg Saint-Antoine, sont ébénistes ou menuisiers, il est génie de son métier..., génie de la Bastille...
... et des ouvriers de la liberté sont enterrés à ses pieds.

Aujourd'hui... nous passons sous le pont qui marque l'entrée du tunnel du canal Saint-Martin.

Sous leurs tombes, d'autres ouvriers ont creusé un petit chemin d'eau secret...
... et tout enluminé par le soleil du boulevard Richard-Lenoir...
... et l'eau qui vient rafraîchir le faubourg du Temple, quai de Valmy ou de Jemmapes reste un instant prisonnière des écluses...

Suivons le tunnel où se reflètent les jeux de lumière. Une péniche sort du tunnel pour passer dans l'écluse.

Hier... une péniche longeait des docks.

Et l'eau dans le remous de ses souvenirs évoque le « bon vieux temps » où le « Toueur » remorquait à la chaîne les péniches qui s'en allaient vers l'Arsenal ou remontaient vers les docks de Saint-Denis, les abattoirs de la Villette ou les Grands Moulins de Pantin.

Le pont de Crimée vu en plongée. Aujourd'hui on y passe l'entrée ; puis par un panoramique nous en sortons, hier.

La même petite barrière, et c'était le convoi des vieilles voitures à cheval, à moteur.

Le vieux pont de Crimée faisait grincer ses poulies, tout comme encore aujourd'hui, cédant tour à tour le passage aux bateaux, aux piétons, aux voitures, aux chevaux (*ph. I*).



1

LE VIEUX PONT DE CRIMÉE FAISAIT GRINCER SES POULIES...

PARIS LA BELLE

2

... LES BOUTEILLES TREMBLAIENT SUR LE COMPTOIR ET LE VERRE AUSSI, DANS LA MAIN DES DÉBARDEURS ITALIENS...

PARIS LA BELLE

(suite)





3

L'AMOUR S'EN VA COMME CETTE EAU COURANTE. L'AMOUR S'EN VA.



4

EN EXIL, LUNA PARK, DANS LES JARDINS DE LA LUNE, SOUS LA PIOCHE DU DÉMOLISSEUR.



5

LA MORT ROULAIT ENCORE CARROSSE, POUR LES DÉFUNTS PRIVILÉGIÉS...

Un rapide flash sur un château de cartes postales que monte la jeune fille...

Hier... le bistrot à l'enseigne du « Château Tremblant » juste à côté de la voie ferrée. Une locomotive fumait et des consommateurs sortaient d'un pas précipité.

Les mariniers poursuivaient leur voyage et parfois faisaient escale quai de l'Oise devant le petit bistrot à l'enseigne du « Château Tremblant ».

Quand passaient à toute vitesse les grands express européens, les bouteilles tremblaient sur le comptoir et le verre aussi, dans la main des débardeurs italiens (*ph. 2*).

... Le château s'est écroulé un beau jour.

Sur les quais, les gestes saccadés des débardeurs de péniches.

Sur les berges, des clochards dont nous découvrons les taudis en panoramique.

Ecroulées, disparues en même temps, les somptueuses villas des riverains nord-africains.

Vu de la Seine, le pont de Passy sur lequel un métro passait.

Un bateau-mouche nous faisait commencer sa promenade hier, et que nous poursuivons aujourd'hui.

Voix de l'homme. Il y avait encore des bateaux-mouches : c'était le métro sur le fleuve. On pouvait monter ou descendre au Louvre, à la Samaritaine, à Charenton, au Point du Jour.

Ce n'étaient pas comme aujourd'hui de grands restaurants flottants, simplement des bateaux... avec des passagers, des amoureux, des voyageurs, petits émigrants d'un quart d'heure...

Le quai du Louvre, avec la façade de « l'allée du bord de l'eau », puis, nous passons sous le pont du Carrousel, la passerelle des Arts et nous nous arrêtons un instant pour admirer la statue d'Henri IV sur le Pont-Neuf.

Sur les berges, un mannequin pose pour quelque photographe de mode...

Sur le bateau-mouche, une jeune fille regarde...

Nous passons sous le pont Mirabeau...

Voix d'Arletty. Ils ont disparu avec le funiculaire de Belleville, la Grande-Roue, les ânes de Robinson et les petits bals de Suresnes.

Mais sous le Pont Mirabeau coule toujours la Seine que chantait Guillaume Apollinaire.

Vienne la nuit, sonne l'heure
Les jours s'en vont, je demeure
L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente (ph. 3).

Du haut d'un pont en plongée, nous regardons passer le bateau-mouche.

La rue de Rivoli d'hier et d'aujourd'hui... deux époques qui s'affrontent, mais se rejoignent dans l'embouteillage...

Hier... des bouchers en tabliers sanglants remontaient vers les Halles.

— Souvenirs, chiffons, ferrailles à vendre, foire à la Ferraille, Salon de l'Automobile.

La place de la Concorde n'était pas encore un parking.

Et, debout sur leurs chars, comme Ben Hur, les bouchers débonnaires et sanglants, le plus simplement du monde, remontaient la rue de Rivoli.

Au marché aux puces, un futur acheteur contemplait et examinait l'éventaire d'un antiquaire.

Au Marché aux Puces, les chiffonniers, les brocanteurs, ne songeaient pas encore à céder la place aux antiquaires, aux seigneurs.

La statue du Chevalier de La Barre que nous découvrions en panoramique vertical.

Cette statue était encore debout sur son socle...

Puis une vue plongée de la place Pigalle...

... à Montmartre, au pied du Sacré-Cœur.

Des consommateurs à la terrasse d'un café de la place du Tertre.

... A Montmartre, où le petit jet d'eau de la place Pigalle tremblait doucement dans le vent, comme il tremble encore aujourd'hui.

Quelques scènes de rues.

Une jeune femme prenait un taxi...

Dans une vitrine de mode des mannequins de cire.

CHANSON

(deuxième partie)

Enfants de toute la ville
Filles de tous les quartiers
Elles ont toujours aux lèvres
Le sourire de l'été
Et l'été très flatté leur fait une beauté
La beauté du Soleil
Et la beauté du Diable
Qui brille et traîne dans Paris
Et c'est tout l'amour d'hier
Et celui de demain
Elles suivent en rêve l'amour qui les conduit
Et même en se taisant
Ne parlent que de lui
L'amour qui les entend
Les caresse en dansant
Car l'amour à Paris
Jamais ne les oublie
Foles enfants de la haute ville
Ravissantes filles des bas quartiers
Modèles impossibles à copier.

Hier... Au Lunapark, des femmes acharnées conduisaient des autos tamponneuses.

Puis c'était la course des wagonnets sur les montagnes russes.

Le Water-Chute : sur une pente raide, un chariot sur rail glissait et descendait vers une piscine.

Nous assistons à l'exibition de jeunes femmes.

Puis la caméra, qui avait pris place sur le chariot descendait vers le plan d'eau. Dès qu'elle le touchait...

Le château de cartes postales, qu'avaient édifié l'homme et la petite fille, s'écroule.

L'homme et le facteur se regardent.

VOIX D'ARLETTY. Luna Park.

A la porte Maillot, les piqueurs rouges sonnaient du cor pour attirer les visiteurs.

Depuis longtemps ils se sont tus.

En exil, Luna Park, dans les jardins de la Lune, sous la pioche du démolisseur (*ph. 4*).

Hier, sur les berges de la Seine, des clochards se réchauffaient au soleil...

VOIX DE L'HOMME. Et puis revient la Seine, ses berges et ses quais, oasis des clochards, refuge des désœuvrés.

Quelqu'un achetait à un bouquiniste les célèbres aventures de « Fantomas » (que Louis Feuillade avait mis en film aux alentours des années 1915).

Les murs de la Santé...

Au coin de la rue des agents regardaient deux clochards qui traversaient.

Un couple passait.

VOIX D'ARLETTY. Fantomas, le maître de l'épouvante. Un jour, au petit jour, en son honneur, la guillotine fut dressée. Mais un acteur s'était payé sa tête. Avec beaucoup d'humour, Fantomas lui rendit la monnaie de sa pièce : à la place de la sienne, la tête de l'acteur roula dans le panier...

... au pied du mur de la Santé.

La Santé. Toujours pleine. Mais tout autour, très loin, de la porte d'Italie à la place Maubert, les derniers sociétaires de la Cour des Miracles jouissent d'une très pitoyable, mais très précieuse liberté.

A la terrasse d'un café de Montparnasse : Kiki au milieu d'amis.

D'abord fixe, l'image s'anime tout à coup au rire de Kiki.

Le jardin du Petit-Luxembourg.

Montparnasse.

Fantomas, c'était le maître de l'épouvante. Kiki, c'était la reine de Montparnasse. Et cet ancien village était, depuis 14, connu comme le loup blanc et dans le monde entier.

Hier Montparnasse, aujourd'hui Saint-Germain-des-Prés. Il faut peut-être une guerre pour lancer un quartier.

Aux Buttes-Chaumont, une contre-plongée sur le pont aux suicidés.

Et, dans la rue d'Aubervilliers, nous pénétrions avec un corbillard dans l'entreprise générale des Pompes Funèbres...

A l'intérieur, le long alignement des voitures noires.

Au parc des Buttes-Chaumont qui, lui, n'a guère changé, de temps en temps un désespéré enjambait le garde-fou du pont des Suicidés...

... Et dans les grandes écuries de la rue d'Aubervilliers la Mort roulait encore carosse pour les défunts privilégiés... (*ph. 5*).

Hier... sur un toit de Paris, une jeune danseuse de Montmartre regardait la capitale qui s'étendait à ses pieds.

Hier... le cimetière de Montmartre.

Aujourd'hui... les fleurs des pierres tombales...

... et le marché aux fleurs.

Le facteur avance dans l'herbe... il semble heureux.

Au loin, apparaissent deux jeunes filles habillées d'été.

Non, des étrangères.

Et continuant sa tournée, il disparaît au lointain.

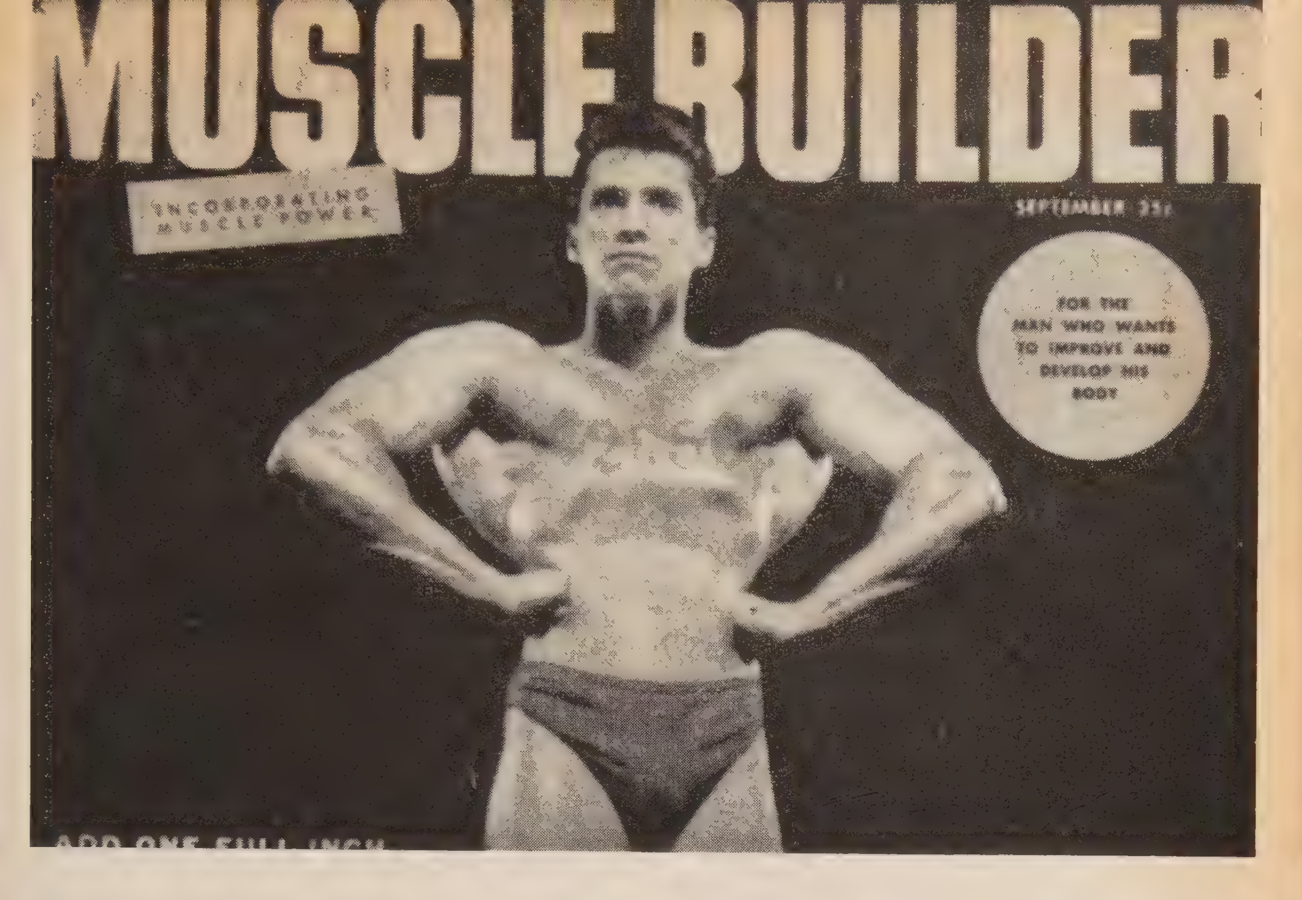
... Mais toujours comme aujourd'hui, la jeunesse, la fraîcheur, la beauté veillaient sur la ville, sur Paris.

Sur Paris la Belle où la nuit chasse le jour, où le jour pourchasse la nuit, où la meute des jours sans fin hurle à la vie.

LE FACTEUR. Beau temps... Hein ?... Parisienne..., c'est sûr !...

(*La jeune femme répond en portugais.*)

F I N



actua tilt

générique

Réalisation
JEAN HERMAN

Assistant
CLAUDE NAHON

Opérateur
DENYS CLAIRVAL

Assistant
RODRIGUEZ

Montage
S. BARRON

Son
J.-M. MALLET

Commentaire
JEAN HERMAN
et CLAUDE NAHON
dit par MONIQUE LE PORIER
et PIERRE LEONTIEF

Production
SOCIETE FRANCO-AFRICAINE
DE CINEMA

Durée
10 minutes

Ce film a reçu le Premier Prix au Festival International du Court Métrage à Tours en 1960

Filmographie :

Jean Herman est né en Lorraine en 1933.
Etudes secondaires sans histoires à Auxerre. En 1952, il « monte » à Paris, passe propédeutique et prépare une licence de lettres. Puis il prépare l'I.D.H.E.C. au Lycée Voltaire : il fera partie de la 10e promotion.

Nanti de ce diplôme, il décide de voyager, et part pour les Indes. Pour vivre, il devient lecteur de français à l'Université de Bombay, sans oublier toutefois le cinéma.
Il commence par un film en 16 mm., *Chowpatty :* c'est le nom d'une grande plage de Bombay.
Ses économies et la rencontre de producteurs indiens lui permettent de réaliser *Sirsod* : c'est la description d'un village indien.
Il se rend au Bengale, y rencontre Rossellini qu'il avait connu à Paris. Il tourne *India* comme premier assistant, ainsi qu'une série de dix courts-métrages pour la Télévision : *J'ai fait un beau voyage.*
En 1958, retour en France. Il entre à la Télévision et travaille avec Ducrest, Lucot, Iglesis.

Il est l'assistant de Rivette pour *Paris nous appartient.*

Il fait un dessin animé de dix minutes en eastmancolor avec la participation de Claude Choublier. Produit par le Comptoir des Techniciens du Film, *Voyage en Boscavie* reçoit le prix Emile Cohl.

En 1960, il entre au Service Cinématographique des Armées. Pendant son service militaire il réalise *Actua Tilt.*

1961 : *La Quille.*

Noir et blanc 15'.

Assistant : P. Grunstein.

Opérateur : Denis Clairval assisté de Maurice Albert.

Montage : Agnès Guillemot et Leila Herman.

Musique : Maurice Van Thienen.

Interprétation : Axelle et Maurice Poli.

Production de la Société Franco-Africaine de Cinéma. Ce film obtient le prix de la Critique au festival de Venise.

Jean Herman réalise actuellement un long métrage, film à épisodes : à des époques différentes, des hommes possèdent un point commun : s'arrêter de faire la guerre: Titre provisoire : *Les Guerriers.*

●

On a pu qualifier « Actua Tilt » d'ode aux billards électriques. On comprendra donc qu'il est difficile de donner une description complète de l'image qui vaut surtout par ses qualités de rythme et de montage.

Ecran noir, bruit de machines à sous.

Insert de journal.
Fusée en position de départ.

Série de photos montrant le futur homme de l'espace recevant son entraînement spacial. Intérieur de fusée. Extrait d'actualité. Stock shots.

Fusée s'envolant et allant s'abattre. Explosion de type atomique, image de terre ravagée se craquelant.

Un officier regardant dans un périscope.

Vue de fond marin, très rapide.

Défilent en gros plan toute une série de visages, de jeux, de machines à sous, de mains jouant, tout cela monté très rapidement, traduisant une extraordinaire violence. Recherche de similitude entre des soldats tirant et les tirs aux fusils, mitrailleuses, etc., que l'on trouve dans les différents stands. Grande importance de la bande sonore.

Série de stock-shots pris dans des concours d'élégance où des visages apparaissent maquillés dans un genre « surréaliste » ; puis, des visages nous glissons sur des photos de corps fardé de la même façon. Le plan final de cette séquence étant une vitrine de prothèses médicales avec de nombreuses ceinture habillées sur des troncs...

Stock-shots de guerre, explosions, photos de magazines très vulgaires. Le montage très rapide s'accélère par une série d'inserts.

Puis le commentaire s'arrête laissant place à une bande bruit et musique extrêmement importante, durant deux minutes. Et apparaît enfin le générique.

UNE VOIX

On ira sur la lune
On marchera dessus
C'est écrit partout
C'est vendu à des millions d'exemplaires
On le détient de source sûre.

LA FEMME. On a oublié quelque chose.

L'HOMME. Non, pourtant tout est prévu.

LA FEMME. Je suis sûre qu'on a oublié quelque chose. Comment vont-ils respirer ?

L'HOMME. C'est prévu.

LA FEMME. Comment vont-ils dormir ?

L'HOMME. C'est prévu.

LA FEMME. Comment vont-ils manger ?

L'HOMME. C'est prévu.

LA FEMME. Comment vont-ils s'aimer ?

L'HOMME. C'est prévu, c'est prévu, c'est prévu.

LA FEMME. Tout est donc prévu ?

L'HOMME. Oui, et même le pire.

LA FEMME. Y aura-t-il des survivants ?

L'HOMME. Oui, au fond des mers. Au fond des mers peut-être il y en aura.

LA FEMME. Tout cela n'arrivera pas.

L'HOMME. Tout cela est en train d'arriver.
On se prépare. On met au point des gestes nouveaux
C'est la fièvre du départ.
On se rencontre sans se voir.
On se voit sans se parler,
On se parle pour ne rien dire.
Le monde qu'on nous prépare nous y vivons déjà.

LA FEMME. Et nous, les femmes ?

L'HOMME. Vous irez de l'avant vous aussi. Chaque matin votre toilette vous fera changer d'âme et de visage.

LA FEMME. Est-ce que vous nous aimerez encore ?

L'HOMME. C'est prévu, c'est prévu, c'est prévu.

LA FEMME. Tout cela n'arrivera pas.

L'HOMME. Tout cela est en train d'arriver.

LA FEMME. Et alors que se passera-t-il ?

L'HOMME. Ce qui se passe déjà, nos mots sont précédés d'un signe.

UNE VOIX

Anticorps, antichar, antibiotique,
Parabellum, paradoxe,
Psychotest, psychopathe, psychodrame,
Electroculture, télévision, électroménager,
Télé-guidage, électro-choc,
On ira sur la lune, on marchera dessus, c'est sûr,
Télé-courage, télé-jeunesse, télé-folie.
C'est prévu, c'est prévu, c'est prévu.

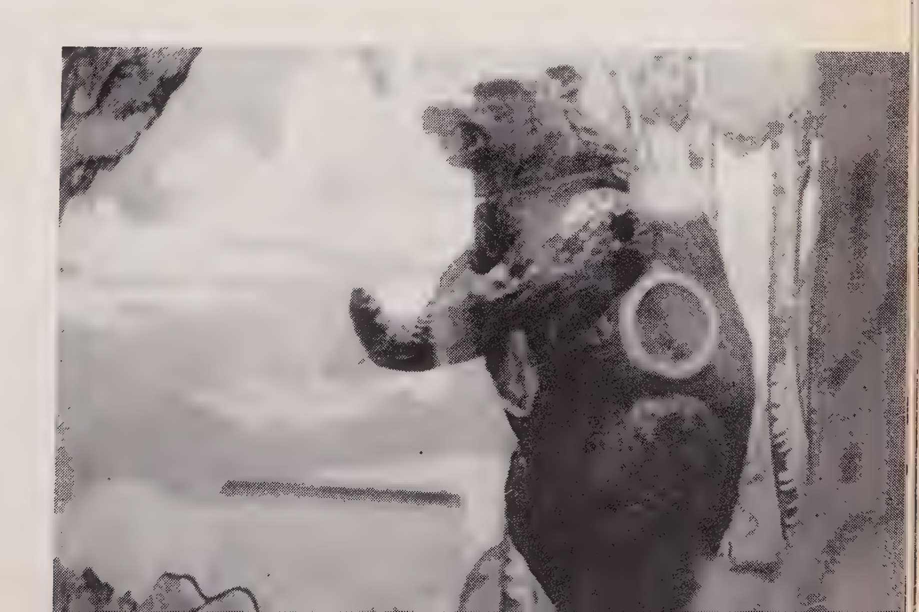
FIN

Le Directeur de la publication : Jacques CHARRIERE. — IMPRIMERIE COMMERCIALE, 6, rue Gambetta, Le Mans — *Printed in France*

ACTUA TILT









La Belle Américaine

Film français de Robert Dhery, écrit et réalisé avec Pierre Tchernia. Collaboration à l'adaptation : Alfred Adam. Musique : Gérard Calvi. Photo : Guislain Cloquet. Interprétation : R. Dhery, Colette Brosset, Louis de Funes, Jacques Fabbri et trente autres vedettes... en majorité « branquignols ».

Un film gai, sain, bourré de gags et de clins d'œil. Fait rire souvent : c'est un bon résultat.



Le Jeu de la Vérité

Film français de Robert Hossein. Scénario Jean Serge et Robert Chazal. Dial. : Steve Passeur. Photo : Christian Matras. Interprétation : Paul Meurisse, Jean Servais, Robert Hossein, Françoise Prévost, Dahlia Lavi, Jacques Dacqmine etc...

Un bon film policier réalisé sans bavure dans un climat très « dolce vita hors Paris résidentiel ».



Le Rendez-vous

Film français de Jean Delannoy, d'après Patrik Quentin. Adaptation et dial. : Aurenche et Bost. Photo : R. Juillard. Musique : Paul Misraki. Interprétation: Annie Girardot, Andrea Parisy, Odile Versois, J.-C. Pascal, Philippe Noiret, J.-F. Poron, Michel Piccoli et Georges Sanders.

Du travail « léché », bien enveloppé... mais constamment froid. A l'actif : un bon suspense... trop allongé.



El Perdito
(The Last Sunset)

Film américain de Robert Aldrich. Scénario: Dalton Trumbo. Technicolor, cinémascope. Production Bryna (K. Douglas. Distribution : Universal. Interprétation : Kirk Douglas, Rock Hudson, Dorothy Malone, Joseph Cotten, Carol Linley, Regis Toomey... et un troupeau impressionnant.

Un western de grande classe animé par un Aldrich dans ses meilleurs jours.



Eté et Fumées
(Summer and Smoke)

Film américain (Panavision et technicolor) de Peter Glenville d'après Tennessee Williams. Photo : Charles Lang. Musique : Elmer Bernstein. Interprétation : Laurence Harvey, Géraldine Page, Rita Moreno.

Une très honnête adaptation de Tennessee Williams grossissant défauts et qualités de l'auteur dramatique. Rita Moreno (notre photo) s'affirme une comédienne de grand talent.

Le Grand Risque

Film américain (cinémascope, couleurs Deluxe) de Richard Fleischer. Scénario, adaptation, dialogue : Irwin Shaw. Production : D.F. Zanuck. Photo : William Mellor. Interprétation : Stephen Boyd, Juliette Gréco, David Wayne, Gregory Ratoff, Fernand Ledoux, Jacques Marin.

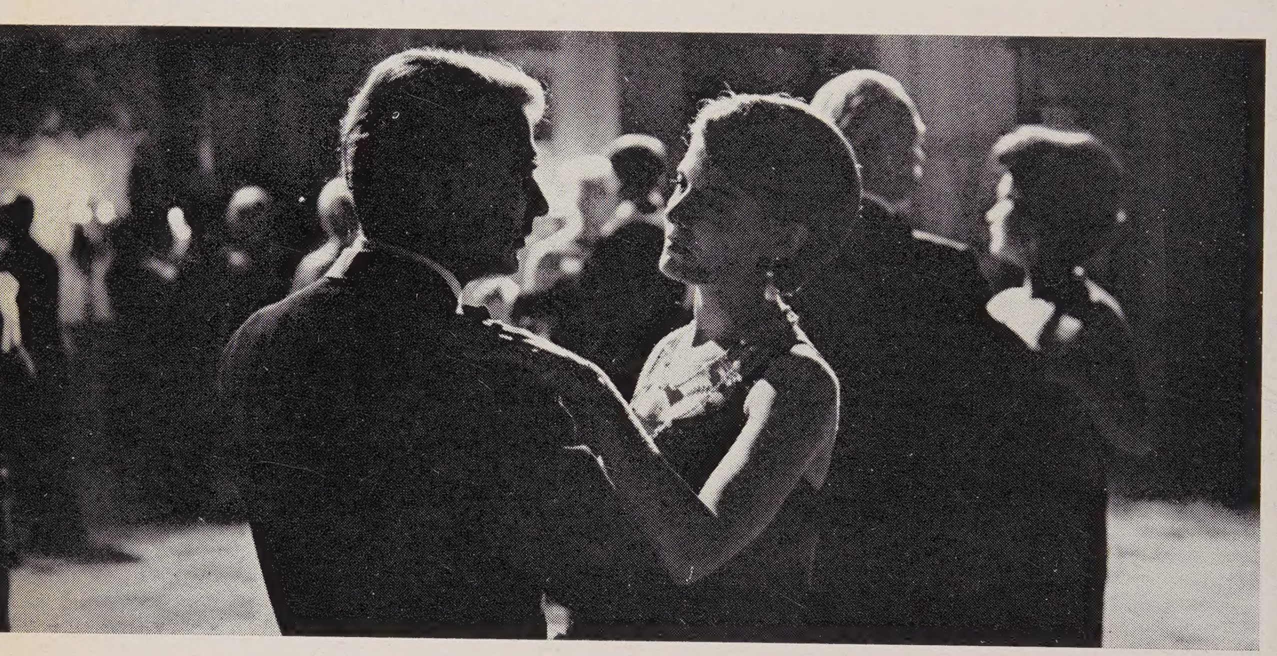
Une bonne surprise de Zanuck... à peine contrariée par une interprétation pas toujours convaincante.





DELPHINE SEYRIG, GIORGIO ALBERTAZZI ET SACHA PITOEFF DANS « L'ANNÉE DERNIÈRE A MARIENBAD », D'ALAIN RESNAIS ET ALAIN ROBBE-GRILLET — LION D'OR DU FESTIVAL DE VENISE 1961. SUR LA PAGE SUIVANTE: ALAIN RESNAIS.

L'année dernière...



... à Marienbad







Dans les numéros précédents *(Textes intégraux)* :

Nos prochains numéros

L'AVANT-SCENE DU THEATRE

15 *octobre* (*réservé aux abonnés*) :

Le 10e Homme
Paddy Chayefsky

1er *novembre* :

Un certain Monsieur Blot
Robert Rocca

L'AVANT-SCENE DU CINEMA

15 *novembre* :

Ce soir ou jamais
Michel Deville

l'Avant-Scène du Cinéma

DIRECTEUR GENERAL :
ROBERT CHANDEAU
SECRETAIRE DE REDACTION :
GEORGETTE TOTAIN
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS
PARIS (6e)
DAN. 67-25 — C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 42
PRIX DU NUMERO :
2,50 NF — ETRANGER : 3 NF
F. B. : 30 — F. S. : 3